

Mémoire de création

**Université de Limoges – Faculté de lettres et des
sciences humaines**

Année universitaire 2022-2023

Maxime GUYOT

**Sous la direction de Madame Milena Mikhaïlova,
maître de conférence habilitée à diriger des
recherches**

TEXTE CRITIQUE

Table des matières

- Introduction
- La sobriété de mon écriture
- *Le héros populaire, un héros politique ?*
- La figure de l'étranger ingénu
- L'intertextualité
- La présence du personnage du narrateur et l'importance de l'oralité et du dialogue dans la recherche de la raison
- Le dialogue et la folie chez Adam de la Halle
- Justification de l'acrostiche

J'écris ma nouvelle pour le plaisir de la littérature. C'est un exercice ardu que je ne prétends pas manier à la perfection mais je m'y essaye. Je souhaite tenir le lecteur en haleine à travers une pure fiction, fantasque et dans un style simple. Ma première préoccupation est l'accessibilité du texte au grand public. Le style doit être naturel et en adéquation avec notre siècle, nous enseignait déjà Aristote dans sa *Poétique*. L'importance de l'imitation pour Aristote est capitale. Il en fait état dès le début de son ouvrage. La vraisemblance est un élément capital chez Aristote qui considère :

Il faut [aussi] dans les caractères, comme dans la composition des faits, chercher toujours ou le nécessaire ou le vraisemblable, de sorte qu'il soit nécessaire ou vraisemblable que tel personnage parle ou agisse de telle façon, qu'après telle chose il se produise telle autre¹.

Mon récit, si singulier soit-il, est vraisemblable dans le référentiel que je lui donne. Il y a bien un voyage dans le temps du protagoniste, or pour le moment, c'est chose que nous ne maîtrisons pas, mais les réactions des gens, les siennes, sont vraisemblables dans la situation dans laquelle il se trouve. Perdu en 2021 au milieu de chiens qui mordent. Le nécessaire, faire réfléchir. Réfléchir en écrivant et faire réfléchir le lecteur sur la société contemporaine à travers le regard ingénu d'un étranger temporel, tel est l'objet de mon propos. Je m'intéresse aux mutations profondes qui se sont opérées entre 1981 et 2021.

S'il est une œuvre qui m'accompagne particulièrement dans l'écriture de ma nouvelle, elle est contemporaine, il s'agit de *Corpus delicti* de l'autrice allemande Juli Zeh. Ce roman dystopique d'anticipation, publié en 2009, nous dépeint la vie dans un état totalitaire hygiéniste où règne la pensée unique de « la Méthode ». L'action se déroule en 2057. Le roman est traduit en français en 2010 et publié par les éditions Actes sud. « La Méthode » désigne à la fois un dogme et un appareil à punir. Il est éminemment hygiéniste, imposant un temps réglementaire d'activité physique par jour, interdisant de fumer, de boire... Le cadre du roman est principalement judiciaire. Je fais, bien-sûr, l'analogie entre la diégèse de ce roman qui devient presque *mimesis a posteriori* de la situation politico-sanitaire de nombreux pays européens depuis 2020. L'œuvre de Zeh est antitotalitaire de manière générale et elle a su entrevoir que le totalitarisme du lendemain serait, entre autres, hygiéniste. Son œuvre est donc un socle fondamental à la construction de ma pensée. Dans ce roman, apparaît le personnage de la « fiancée idéale », sorte de conseillère désincorporée qui dicte à la protagoniste ce qu'elle doit faire. C'est un personnage également totalitaire mais interne, contrairement à « la Méthode » qui constitue le totalitarisme extrinsèque à la protagoniste, le

¹ ARISTOTE, *La Poétique*, éd. Les belles lettres, Paris, 1990, 1454 a, p.51.

totalitarisme d'État. Dans ma nouvelle, c'est le narrateur même qui va, petit à petit, faire mûrir la réflexion de Paul, le protagoniste.

Tout aussi fondamentale, plus ancienne, mais pas datée, est l'œuvre d'Orwell. Outre *La ferme des animaux*, un peu grossière dans la métaphore mais très utile pour entrer dans l'univers de la dystopie allégorique dès le collège, ses articles acerbes sont toujours d'actualité, ainsi que son célèbre roman *1984*. Deux articles retiennent particulièrement mon attention : *Comment meurt la littérature ?* et *Littérature et totalitarisme*. Je tiens mon intégrité intellectuelle d'Orwell lorsque j'écris, considérant qu'un auteur qui se trahit est un mauvais auteur. Il formule très bien cette conception de l'écriture dans la citation qui suit.

La première chose que nous demandons à celui qui écrit, c'est de ne pas nous raconter de mensonges, de nous dire ce qu'il pense vraiment, ce qu'il ressent vraiment. Le plus grand reproche qu'on puisse faire à une œuvre d'art, c'est d'être insincère. Et cela vaut plus encore pour la critique que pour la littérature créative, où l'on admet une certaine part de pose et d'affectation, voire de pure et simple mystification, dès lors que l'auteur est fondamentalement sincère².

Sur l'inconstance des décisions des gouvernements occidentaux autoproclamés démocratiques, une citation d'Orwell est particulièrement pertinente. Je la livre *in extenso*.

Il y a plusieurs différences essentielles entre le totalitarisme et toutes les orthodoxies du passé, que ce soit en Europe ou en Orient. La première, et la plus importante, c'est que les orthodoxies du passé ne variaient pas, ou du moins variaient très lentement. Dans l'Europe médiévale, l'Eglise vous dictait ce que vous deviez croire mais elle vous laissait au moins conserver une même croyance du berceau à la tombe. Elle ne vous demandait pas de croire une chose le lundi et une autre le mardi. Et cela reste vrai, à des degrés divers, pour n'importe quel croyant, qu'il soit chrétien, hindouiste, bouddhiste ou musulman. En un sens, ses pensées sont étroitement circonscrites, mais il passe toute sa vie dans un même cadre de pensée. On ne cherche pas à manipuler ses émotions.

Avec le totalitarisme, c'est exactement le contraire qui se produit. Ce qui caractérise l'Etat totalitaire, c'est qu'il régent la pensée, mais ne la fixe pas. Il établit des dogmes intangibles, puis les modifie d'un jour à l'autre³.

² ORWELL, George, *Littérature et totalitarisme* in *Essais, articles, lettres*, II, éd. Ivrea, Paris, 1996.

³ *Ibid.*

D'autres textes à vocation antitotalitaire étayent ma pensée et me permettent d'écrire ma nouvelle avec honnêteté intellectuelle et arguments d'autorité. Je les incorporerai dans cet écrit critique.

Sur le plan des procédés d'écriture, nous nous retrouvons dans ma nouvelle avec un regard d'étranger ingénu qui découvre un autre temps. J'emprunte ici l'idée à Montesquieu et à Voltaire notamment. Le voyage dans le temps peut aussi évoquer le film *Les visiteurs*. L'objet est critique et comique, on peut parfois faire un parallèle avec mon texte bien qu'il n'ait pas la même vocation et que le *chronotope* soit différent. Ma nouvelle a vocation à faire réfléchir sur la société française, et, plus largement, les sociétés occidentales, dans une approche diachronique. Son évolution en quarante ans est-elle favorable ? On pourrait, *a priori*, se laisser charmer par cette idée, une idée de progrès constant. Mon rôle, dans ma posture d'écrivain, est d'apporter de la nuance. Un témoin, le protagoniste, sera le personnage de la nuance, tourmenté par diverses réflexions, convaincu par des arguments contradictoires sur la gestion de la crise sanitaire du Covid-19. Il reste parfois sans réponse.

La sobriété de mon écriture

J'ai choisi d'écrire dans un style dépouillé, simple, car, comme je l'ai écrit précédemment, je souhaite une grande accessibilité du texte au lecteur. Ceci n'exclut toutefois pas un grand jeu de références et d'intertextualité qui me permet de créer un espace littéraire partagé avec le lecteur.

En revanche, je dis ce que je veux dire. Je m'insère, de ce point de vue, dans la pensée de Gérard Genette. Il exprime cette thèse dans son article intitulé *Figures*.

La littérarité du langage apparaît aujourd'hui comme l'être même de la poésie, et rien n'est plus antipathique à cette idée que celle d'une traduction possible, d'un espace quelconque entre la lettre et le sens⁴.

Ainsi, j'exprime de façon explicite ce que j'ai à exprimer. Genette cite une « réplique furibonde » de Breton qui disait : « Non, Monsieur, Saint-Pol-Roux n'a pas voulu dire. S'il avait voulu dire, il l'aurait dit »⁵.

Genette poursuit :

Breton écrit : La Rosée à tête de chatte se berçait : il entend par là que la rosée a une tête de chatte, et qu'elle se berçait. Éluard écrit : Un soleil tournoyant ruisselle sous l'écorce, et il veut dire qu'un soleil tournoyant ruisselle sous l'écorce⁶.

Il s'agit pour moi d'écrire dans une sorte de *degré zéro* de l'écriture, pas tout à fait en l'absence de signifiant, pour donner à voir un signifié clair. Gérard Genette affine sa pensée par la suite en considérant que même sans signifiant surabondant, le signifié constitue tout de même un signe, considérant que « la rhétorique est un *système* des figures »⁷. Genette considère même :

Quant à l'absence rigoureuse de figure, elle existe effectivement, mais elle est dans la rhétorique ce qu'on appellerait aujourd'hui un degré zéro, c'est-à-dire un signe défini par l'absence de signe, et dont la valeur est parfaitement reconnue. La sobriété absolue de l'expression, c'est la marque d'une extrême élévation dans la pensée⁸.

⁴ GENETTE, Gérard, *Figures I*, « Figures », éd. du Seuil, coll. « Tel quel », Paris, 1966, p. 206.

⁵ *Ibid.*, p. 205-206.

⁶ *Ibid.*, p. 206.

⁷ *Ibid.*, p. 208.

⁸ *Id.*

Le héros populaire, un héros politique ?⁹

Je souscris à l'idée selon laquelle le héros de ma nouvelle, Paul, héros populaire dans son *ethos* et dans son verbe est une figure politique. Il sert à nourrir une réflexion politique ancrée dans le réel, alors même que la diégèse n'est pas dénuée de merveilleux.

Les héros doivent se situer du côté du « peuple » par leur origine, leur distance aux sphères dirigeantes ou encore leur position de victime d'un pouvoir jugé étranger.¹⁰

Paul s'inscrit parfaitement dans ce schéma, théorisé par Jean-Pierre Albert. Du point de vue de son origine, il provient d'une famille du peuple, bourgeoise il est vrai. Ce détail peut créer une légère distance avec le peuple mais elle reste tenue tant la bourgeoisie est répandue en France. Ainsi, mon héros entre dans la catégorie du « Français moyen » du début des années 1980. La distance de Paul aux sphères dirigeantes est prégnante. Il n'est pas besoin de le préciser même si l'on sent une plus forte défiance de sa part à l'égard des sphères dirigeantes d'un monde qu'il ne connaît pas, la France de 2021, qu'à l'égard de celles de la France de 1981. Sa position, donc, est celle d'une victime d'un pouvoir qu'il ne comprend pas car il est étranger temporel. Du point de vue de Paul, c'est le pouvoir qui est étranger.

Le terme de « héros populaire » duquel j'aime bien affubler Paul me plaît particulièrement tant il est polysémique, « recouvrant des réalités très variées »¹¹. En effet, le héros « populaire » pourrait être celui qui plaît au lecteur, qui a du succès auprès de lui. Ainsi, le James Bond de Fleming est un héros populaire. « Populaire » pourrait aussi prendre une connotation péjorative, ce serait une sorte d'antihéros, un peu picaresque. Dans ma nouvelle, je choisis de mettre en action un héros populaire au sens le plus proche de l'étymologie du terme, c'est-à-dire, un héros issu du peuple.

Des idées politiques, il en a, comme tout un chacun. Seulement, bouleversé par un saut dans le temps de quarante ans en avant, il va s'y perdre. Sa perte de repères, ses errances intellectuelles font de lui un héros politique mais un héros politique sans thèse, un héros politique pétri de doutes, d'insurrections et parfois, de tempérance. J'ai créé ce personnage, et les autres, pour que le lecteur s'interroge sur la politique menée en France de mars 2020 à décembre 2021 puisque c'est le mois où se déroule l'histoire. Il n'est donc pas question d'événements ultérieurs. Paul arrive dans un pays où l'on confine, où l'on instaure des couvre-feux. Dans ce pays, toute mesure jugée utile pour lutter contre une pandémie sont prises unilatéralement. Paul ne sait pas si le pays s'en

⁹ Titre d'un ouvrage cité *infra*.

¹⁰ ALBERT, Jean-Pierre, « Du martyr à la star. Les métamorphoses des héros nationaux », dans Pierre Centlivres, Daniel Fabre, Françoise Zonabend (dir.), *La fabrique des héros*, éd. de la Maison des Sciences de l'homme, Paris, 1998, p. 25.

¹¹ BOULERIE, Florence, *Le héros populaire, un héros politique ?* Presses universitaires de Bordeaux, Pessac, 2012, p. 9.

sortira et il ne le saura jamais. Ainsi, mon héros populaire n'est pas un révolutionnaire mais plutôt un étranger ingénu, présent pour nous questionner.

La figure de l'étranger ingénu

Selon le titre de l'essai de Colin Wilson, l'étranger est l'homme en dehors, défini par un paradoxe : il entend défendre la vérité, mais il expose sa propre anormalité ; il entend se justifier alors qu'il se sait divisé en lui-même, et même dégénéré¹².

La « peinture des passions » est une nouveauté du XVIII^e siècle, après un XVII^e siècle où l'expression de la sensation et du sentiment est circonscrite dans des hauteurs que la plèbe ne permet pas. Je reprends à mon compte cette libéralisation des mœurs qui a commencé à prendre cours à la mort de Louis XIV pour construire ma nouvelle car il est toujours plus commode de passer par un chemin détourné pour dénoncer face à la censure, qui, bien que différente qu'aux siècles précités, existe toujours, peut-être de façon plus insidieuse. En effet, au XVIII^e la libéralisation demeure limitée : tous les romans et contes ne sont pas publiables en France. Cela dit, aujourd'hui en France, la censure ne vient même plus directement de l'État centralisé mais des maisons d'éditions elles-mêmes. Elles savent ce qui est politiquement correct et donc publiable. De nombreux écrivains français sont obligés d'avoir recours à l'autoédition, parfois pour des raisons politiques, souvent pour des raisons financières. De façon différente, les *Lettres persanes* de Montesquieu sont publiées à Amsterdam en 1721. Montesquieu n'en reconnaît alors pas la paternité. De même, Voltaire publie certains de ses contes à l'étranger, *Zadig* et *Candide* notamment. « L'étranger ingénu » dont il est question fait sens au XVIII^e siècle où le voyage est un difficile périple. L'homme qui voyage est étonné de ce qu'il rencontre à l'étranger. Il est plongé dans une autre réalité que la sienne. Il observe une autre société. Son regard est ingénu, candide mais aussi critique et subversif.

Pour bien comprendre cette section sur la figure de l'étranger ingénu, je dois en exposer l'étymologie. Je vais essayer de dépeindre cette ingénuité à l'aide d'autres mots appartenant au même champ sémantique. Le terme *ingénu* vient de la racine latine *gens*, famille libre de citoyens romains. L'ingénu est donc un citoyen libre, romain de souche puis homme de la campagne. L'évolution du mot, comme celle de *natif* devenu *naïf* sera péjorative. Les deux termes renvoient au caractère simple, inexpérimenté et crédule de quelqu'un. De même, *candidus* qui signifiait blanc en latin, symbole de pureté, a dérivé de façon péjorative et le candide est devenu crédule, naïf. L'étranger dépeint « une civilisation dénaturée » dans le sens où il ne la comprend pas. Il y voit des coutumes étranges, qu'il condamne bien souvent. C'est ainsi qu'il « observe et juge ». L'incompréhension entre les hommes de civilisations différentes est relatée dès le VIII^e siècle av. J. C. par l'historien grec Hérodote. Pour Hérodote, la source de l'incompréhension est d'abord

¹² DEMOUGIN, Jacques, *Dictionnaire des littératures française et étrangères*, éd. Larousse, Paris, 1992, entrée « étranger », p. 539.

linguistique. Il crée le mot $\beta\acute{\alpha}\rho\beta\alpha\rho\omicron\varsigma$ (*barbaros*), « barbare » qui signifie « blabla incompréhensible ». L'étranger est amené à s'interroger sur le bonheur. Il croit le connaître chez lui mais, bien souvent, le voyage lui ouvre les yeux sur une autre vision du bonheur. Parfois, à l'inverse, l'étranger croit trouver *l'El Dorado* dans l'ailleurs et revient déçu de son expérience de voyage. C'est ce qui se produit dans ma nouvelle. Le voyage que je présente est fictionnel mais pas impossible, dans l'état actuel de la connaissance de la relativité, sur le plan des mathématiques. Toutefois, la physique ne permet pas de réaliser la théorie mathématique, ce qui peut faire de mon écrit une *novella* fantastique.

L'intertextualité

La notion d'intertextualité est introduite par Julia Kristeva en 1967 dans l'article intitulé « Le mot, le dialogue, le roman » qui paraîtra deux ans plus tard dans *Séméiotikè, Recherches pour une sémanalyse* aux éditions du Seuil. Un ouvrage, constitué de textes choisis et présentés par Sophie Rabau, me permettra d'asseoir la notion.

L'intertextualité recouvre différentes définitions. Pour moi, l'intertextualité existe inévitablement quand on « écrit avec la bibliothèque ». Quatre vers de Charles Baudelaire, cités dans son ouvrage par Sophie Rabau, font allusion à cette pratique :

*Mon berceau s'adossait à la bibliothèque
Babel sombre, où roman, science, fabliau,
Tout, la cendre latine et la poussière grecque,
Se mêlaient. J'étais haut comme un in-folio¹³.*

Ces vers me touchent particulièrement tant il est vrai que lorsque l'on est bercé, dès le plus jeune âge par la littérature, et pour ma part, la chanson, on ne peut s'empêcher de la restituer par la suite. C'est en cela que les arts sont imprescriptibles.

L'intertextualité n'est pas un autre nom pour l'étude des sources ou des influences, elle ne se réduit pas au simple constat que les textes entrent en relation (l'intertextualité) avec un ou plusieurs autres textes (l'intertexte). Elle engage à repenser notre mode de compréhension des textes littéraires, à envisager la littérature comme un espace ou un réseau, une bibliothèque si l'on veut, où chaque texte transforme les autres qui le modifient en retour¹⁴.

Cette définition de l'intertextualité par Sophie Rabau élargit les horizons de la notion que l'on pourrait croire comme étant insérée dans un cadre très strict et j'y souscris totalement. En effet, dans ma nouvelle, j'utilise parfois des textes bruts, avec ou sans guillemets, écrits en italique ou non. Tout cela est porteur de sens. Parfois, j'utilise des textes que je subvertis. Par exemple, page 12, je crée une citation à partir d'autres. La citation d'origine est issue de la chanson *Le café littéraire* d'Allain Leprest :

*Au café littéraire, suivez l'itinéraire, c'est sous le dernier porche
Juste après la virgule, ce troquet qui recule à mesure qu'on s'approche.*

¹³ BAUDELAIRE, Charles, *Les fleurs du mal*, éd. Librairie générale française, Paris, 2021, « La voix », p. 231.

¹⁴ RABAU, Sophie, *L'intertextualité*, éd. GF Flammarion, collection « Corpus », Paris, 2020, p. 15.

Je la fusionne avec des paroles de Pierre Perret issues des chansons *Le temps des puces* (et l'évocation du réconfort des moules-frites chez Luce, sans doute tenancière de bistrot) et *Salut, ami d'Aubervilliers* (avec l'évocation des billards électriques). Cela donne les deux vers suivants :

Au café littéraire, suivez l'itinéraire de la pensée magique.

Fini le temps des puces, des frites de chez Luce, des billards électriques.

C'est peut-être la manière la plus originale dont j'ai fait de l'intertextualité dans ma nouvelle. Nous sommes ici trois auteurs : Leprest, Perret et moi-même. Je devais modifier les vers existants pour que les miens soient sensés et en lien avec ma nouvelle. Roland Barthes reconnaît cette possibilité de « permutation des textes » en tant qu'acte littéraire dans son article « Texte (théorie du) » de l'*Encyclopaedia Universalis*.

Le texte redistribue la langue (il est le champ de cette redistribution). L'une des voies de cette déconstruction-reconstruction est de permuter des textes, des lambeaux de textes qui ont existé ou existent autour du texte considéré, et finalement en lui : tout texte est intertexte ; d'autres textes sont présents en lui, à des niveaux variables, sous des formes plus ou moins reconnaissables : les textes de la culture antérieure et ceux de la culture environnante ; tout texte est un tissu nouveau de citations révolues¹⁵.

Sophie Rabau considère que les « textes se comprennent les uns par les autres et chaque nouveau texte qui entre dans ce système le modifie, mais n'est pas le simple résultat des textes précédents »¹⁶.

Cette assertion de Sophie Rabau correspond totalement à la façon que j'ai eue de faire de l'intertextualité. Ainsi, les textes vivent et évoluent en fonction de ce que l'on veut leur faire dire. On peut en aimer la forme mais être obligé d'en modifier le fond, comme je l'ai fait, sans toutefois le trahir. La nostalgie, qui est présente dans *Le temps des puces*, l'est aussi dans mes deux vers.

Lorsque j'insère des paroles de chansons pour couper la diégèse de mon texte, tout en restant en lien avec elle, j'utilise, sur proposition de Madame Mikhaïlova, ce symbole : ♪. Il fait sens. Il représente deux croches en solfège. L'allusion à la musique est donc évidente.

La première citation de chanson est une phrase de Gainsbourg issue du titre *You're under arrest*. Le texte d'origine est le suivant : « Il était évident donc qu'c'était mal barré pour moi ». Je transforme simplement la citation sur le plan temporel et personnel : « Il est évident donc que c'était mal barré pour lui » (p. 4).

¹⁵ BARTHES, Roland, article « Texte (théorie du) », *Encyclopaedia universalis*, 1973.

¹⁶ RABAU, Sophie, *loc. cit.*

Parfois, j'insère des extraits de textes dont je nomme l'auteur et je ne modifie pas le texte. Nul besoin de rien expliquer dans ce cas. Nous avons l'exemple de deux vers de Paul Éluard que j'insère p. 5.

Ceci, au sens de Roland Barthes, ne relève pas du plagiat ni même d'une certaine forme de facilité. Je le cite de nouveau dans son article « Théorie du texte » de l'*Encyclopaedia universalis* :

Si un auteur est amené à parler d'un texte passé, ce ne peut être alors qu'en produisant lui-même un nouveau texte (en entrant dans la prolifération indifférenciée de l'intertexte) : il n'y a plus de critiques, seulement des écrivains¹⁷.

J'utilise beaucoup l'intertexte tant j'en suis imprégné. Ce n'est toutefois pas ma seule façon de faire de l'intertextualité.

J'évoque dans mon texte la progression du jeune Paul. C'est caractéristique des récits initiatiques. C'est assez banal et niais : « Il se consacra aux études, progressa beaucoup et finit par dépasser ses maîtres ». (p. 5) Je pensais beaucoup à Pantagruel en écrivant cela. On trouve dans le texte de Rabelais cette idée de progression rapide, de croissance : « Ainsi croissoit Pantagruel, de jour en jour et prouffitoit à veue d'œil, dont son père s'esjouyssoit par affection naturelle »¹⁸ ; « De fait vint à Poitiers, pour estudier, et profitta beaucoup »¹⁹. Autre trait pantagruélique de mon protagoniste : son appétence pour le vin et sa capacité à en consommer d'importantes quantités. Ainsi sa valeur morale est en adéquation avec sa capacité physique à faire bonne chère.

Les grandes capacités intellectuelles de Paul sont celles d'un humaniste, épaulé par son père en tant que figure tutélaire et félicitatrice, comme Pantagruel avec son père Gargantua :

Pantagruel estudioit fort bien comme assez entendez, et prouffitoit de mesmes, car il avoit l'entendement à double rebras et capacité de mémoire à la mesure de douze oyres et botes d'olif. Et comme il estoit ainsi là demourant receut un jour lettres de son Père en la manière que s'ensuyt²⁰.

Enfin, Pantagruel dépasse tout le monde en bon sens, en force, et en toutes les vertus que vous voudrez. Il s'agit de la même figure que celle que j'ai voulu donner à Paul : celle de l'étudiant brillant qui parvient vite à surpasser ses maîtres sans forfanterie, tout en continuant à leur rendre hommage. Nous avons là un *topos* du roman de formation.

¹⁷ BARTHES, Roland, « Texte (théorie du) », *Encyclopaedia universalis*, 1973, p. 317.

¹⁸ RABELAIS, François, *Pantagruel*, éd. Gallimard, collection « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1994, Chapitre V, p. 229.

¹⁹ RABELAIS, François, *loc. cit.*

²⁰ RABELAIS, François, *Ibid.*, Chapitre VIII, p. 241.

L'intertextualité est une poétique. C'est un lien entre les textes, en l'occurrence le mien, et bien d'autres, antérieurs. Sophie Rabaut ne voit pas l'antériorité comme une brute explication de l'intertextualité. Elle adopte une approche beaucoup plus relationnelle de la notion :

Étudier ce que le texte fait des autres textes, comment il les transforme, les assimile, ou les disperse, et non pas en quoi les textes qui le précèdent peuvent permettre d'expliquer, ou encore de dater un texte, étudier en quoi Baudelaire se réapproprie la Bible et non comment la Bible explique Baudelaire, voilà comment on pourrait définir une poétique de l'intertextualité²¹.

Dans mon écriture, je m'approprie cette conception de la poétique intertextuelle. J'essaime les textes, j'en dispose comme je le souhaite, dans une approche très libre. On peut ensuite expliquer mon texte mais pas sous un prisme téléologique. Je n'ai pas, stylistiquement, de finalité intertextuelle. Les textes me viennent, consciemment ou non, au moment où j'écris et je les incorpore, comme on incorporerait des ingrédients dans une pâte.

Parfois, une citation brute fait irruption dans mon texte, c'est parce que j'ai besoin d'une rupture. Rupture stylistique, pas sémantique. Ainsi, je cite un raisonnement de Léo Ferré (p. 5) issu de sa chanson *La vie moderne* : « Et puis d'abord, faut pas d'idées car les idées, ça fait penser, et les pensées, ça fait gueuler ». Cette phrase conclut la chanson et convient bien à mon texte. Elle m'est venue aussi brutalement qu'elle survient dans le texte. Il était donc nécessaire que je l'y insère. Il est évident que l'avalissement des cerveaux convient bien aux totalitarismes. C'est ce que nous voulons dire. Sur le plan stylistique, cette citation me plaît beaucoup car elle utilise des répétitions, notamment avec les mots « penser » et « pensées » qui forment, ainsi employés un polyptote. J'aime les répétitions, de manière générale car, stylistiquement, c'est une forme de provocation. En effet, quand on écrit, du collègue à la faculté, les professeurs soulignent nos répétitions comme des « fautes de goût ». Il est donc naturel que j'aime en faire usage. D'autant, qu'outre leur attribut provocateur, les répétitions *topicalisent*, si je puis me permettre ce néologisme, un terme. Elles sont véritablement signifiantes.

Les citations me viennent de tous horizons. Parfois, quand elles sont incertaines ou entrées dans le langage commun, je ne les cerne pas de guillemets. Ainsi, j'ai inséré sans référence dans mon texte une célèbre phrase attribuée au général De Gaulle : « Des chercheurs qui cherchent, on en trouve. Des chercheurs qui trouvent, on en cherche ». Cette citation daterait de 1965 et aurait

²¹ RABAUT, Sophie, *op. cit.*, p. 16.

été adressée au CNRS. C'est un beau chiasme, passé dans le langage populaire, c'est pourquoi, j'y ai adjoint la proposition circonstancielle : « comme dirait l'autre » (p. 5).

Pour vivre heureux, vivons cachés ! est une phrase à caractère proverbial pour un Français. Je l'ai insérée dans mon texte, à la page 6, en italique. J'en tire ensuite mes propres conclusions. Dans le même esprit, celui de la dissimulation de la merveille, je pense en écrivant à Michel Galabru, dans le film *Kamikaze* de Didier Grousset (1986). Le schéma narratif est le même. Galabru joue le rôle d'un savant fou ayant inventé une machine pour assassiner, à distance, des présentateurs de télévision. Il vit chez son neveu et sa nièce, au grenier, dans une pièce sombre où personne n'a le droit de pénétrer. Il s'agit ici aussi, de mon point de vue, d'intertextualité car mon texte fait écho à celui du scénariste du film. En effet, un film est d'abord écrit avant d'être tourné. D'autres répliques de films jonchent le texte. Ainsi, « Monsieur affabule ! » (p. 9) est issu du film satirique *Papy fait de la résistance* de Jean-Marie Poiret (1983). « T'as le rosé imaginatif, toi » (p. 9) est issu, au tutoiement près, du film *Le gendarme et les extraterrestres* de Jean Girault (1978). Ces références sont amusantes pour moi, à placer dans le texte car je joue avec le lecteur qui les voit ou non.

Serge Gainsbourg reparait dans mon texte plus tard (p. 6) : « Qui et où suis-je ? Dans la blanche écume... ». Je fais mention, dans ma nouvelle, du titre de la chanson. Il est question ici d'ontologie. La question de l'être est centrale dans la tête de protagoniste. Elle l'était aussi chez Shakespeare, dans *Hamlet* par exemple, dont une célèbre citation a été subvertie par Gainsbourg, très intéressé par la question.

L'intertextualité peut prendre forme avec un texte non écrit comme la citation de François Hollande, encore dans la tête du lectorat de 2023 lorsqu'il parlait d'Emmanuel Macron en disant, lorsqu'on lui demandait si ce dernier était le président des riches, « Non, c'est le président des très riches ». Je l'insère dans un dialogue (p. 8) pour le comique que cette saillie apporte.

Mon texte recèle des éléments intertextuels dans sa diégèse même. Ainsi, lorsqu'à la page 11, j'écris : « Le lendemain après avoir remercié le curé et lui avoir volé ses chandeliers en or, Paul se rendit chez le bijoutier pour en tirer quelque argent », il est évident que je fais référence au passage des *Misérables* de Victor Hugo dans lequel Jean Valjean part de chez l'évêque de Digne qui, pour ne pas qu'il retourne au bagne, et bien que lui ayant dérobé des couverts et ayant été arrêté par la maréchaussée, lui demande pourquoi il n'a pas pris aussi les chandeliers qu'il lui avait offerts, alors qu'il n'en était rien. Si l'on n'a pas cette référence, ma précision « et lui avoir volé ses chandeliers d'or » perd en potentiel comique. Le lecteur n'y voit sans doute pas l'intérêt.

De même, une allusion très claire est faite à Boileau et son fameux adage :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,

Et les mots pour le dire arrivent aisément²².

En effet, les jeunes rencontrés par Paul dans un jardin public « concevaient bien leur impéritie et l'énonçaient tout aussi clairement ». Cette citation, ou du moins l'utilisation de cette citation saura faire sourire le lecteur qui aura la citation de Boileau en tête, sans obligatoirement savoir qu'elle est précisément de cet auteur mais cela résonnera quelque part. On sent bien que ce n'est pas de moi.

Je me permets aussi, dans mon texte, de récupérer des expressions formulaires homériques. Ainsi, lorsque j'écris « une psychiatre aux yeux pers », je reprends « Athéna, la déesse aux yeux pers » : γλαυκῶπις Ἀθήνη (*glaukopis Athènè*)²³. Le terme « pers » ne désigne pas ici les yeux vairons, c'est-à-dire hétérochromes mais des yeux de couleur glauque dans son sens premier, à savoir un bleu tirant sur le vert. Cette couleur est considérée dans l'imaginaire esthétique comme *belle*, car rare et peut symboliser la clairvoyance. Aussi, en donnant à la psychiatre de Paul la même épithète qu'à Athéna, on peut espérer que sa bienveillance sera la même à son égard que fut celle de la déesse à l'égard d'Ulysse dans l'*Odyssée*.

Telle est la quadruple nature de l'intertextualité dans mon texte. Il se nourrit de littérature, de chansons, d'adages populaires et d'œuvres cinématographiques. Je ne suis pas exhaustif dans le détail de chaque référence car je laisse à la sagacité du lecteur ce qui doit y demeurer.

²² BOILEAU, Nicolas, *Œuvres poétiques*, « L'Art poétique », Imprimerie générale, Paris, 1872, Volume I, Chant I, p. 209.

²³ HOMÈRE, *Odyssée*, XVIII, éd. Les belles lettres, collection « Guillaume Budé », Paris, 1967, T. III, p. 56, v. 158.

La présence du personnage du narrateur et l'importance de l'oralité et du dialogue dans la recherche de la raison

Comme dans *Le neveu de Rameau* de Denis Diderot, je laisse la place au dialogue et le narrateur est présent dans ma nouvelle, d'une façon toutefois différente que chez Diderot. La langue n'est évidemment pas la même. La mienne est argotique mais l'humour est présent dans les deux textes. Alors que le narrateur homodiégétique, pour reprendre le terme à Gérard Genette²⁴, dialogue avec le neveu du célèbre musicien, mon personnage, Paul, dialogue avec un indigent après s'être fait éconduire d'un restaurant, ce qui est un élément fort d'intertextualité. Paul dialogue aussi avec le narrateur qui s'impose à la fois dans les dialogues et dans la nouvelle de manière générale. C'est une figure centrale bien que demeurant dans l'ombre.

La raison peut jaillir du discours mais c'est surtout la réflexion qui doit en ressortir. Paul dialogue avec de nombreux personnages. On peut classer ces derniers en deux catégories : les autorités d'une part avec le prêtre, la psychiatre, par exemple ; et les parias : l'indigent, les fous... Des conceptions s'opposent sur la société, comme entre le « moi » et le « lui » du *Neveu de Rameau*.

L'une, représentée par le personnage du Philosophe, exprime d'une certaine façon la foi des Lumières dans le progrès et dans la victoire finale du vrai, du bon et du beau ; l'autre, défendue par le personnage du Neveu, familier du clan des antiphilosophes, préconise, malgré ses paradoxes, de « laisser aller le monde à sa fantaisie »²⁵.

La problématique n'est pas la même dans ma nouvelle mais nous pouvons y trouver des figures de philosophe et antiphilosophe. On ne sait pas bien qui « détient » la raison.

La langue grecque confond les termes « discours » et « raison », peut-être à dessein ? En effet, le terme qui a posé bien des problèmes aux traducteurs de la Bible, ὁ λόγος, recoupe plusieurs significations. J'ai voulu reprendre cette confusion pour aboutir, non à une réponse péremptoire mais à une réflexion. Les registres de langue utilisés dans mon texte sont variés, tout comme les points de vue, dans une perspective de réaliser une harmonie imitative. Le lecteur doit entendre, dans le *plurilinguisme* que je propose, la voix qu'il préfère. Il est maître de sa lecture. Bien souvent, du dialogue naît la lumière. C'est notamment le cas dans l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre qui a aussi, de loin, guidé mon écriture. En effet, les devisants de l'*Heptaméron* racontent chacun à leur tour une nouvelle et en débattent après, avec de nombreux désaccords. Les récits étant nombreux,

²⁴ GENETTE, Gérard, *Figures III*, éd. du Seuil, coll. Poétique, Paris, 1972, « discours du récit, voix », p. 255.

²⁵ CHOUILLET, Anne-Marie, *Autour du « Neveu de Rameau » de Diderot*, éd. Champion, coll. « Unichamp », article de Sylviane Albertan-Coppola, Paris, 1991, p. 16.

l'on peut presque faire un portrait psychanalytique de leurs narrateurs. Il en est ainsi pour les personnages de ma nouvelle, du moins pour ceux que l'on retrouve le plus régulièrement.

Le dialogue et la folie chez Adam de la Halle

Le Jeu de la fenillée est basé sur le discours. Le lien avec mon texte a été établi par ma directrice de mémoire, Madame Mikhaïlova. Il s'avère en effet qu'une certaine proximité peut être établie entre ce texte du XIII^e siècle et le mien. Dans ce texte discursif, s'imisce la folie et cette folie n'est pas pour autant nuisible ou présentée comme telle. Le narrateur, qui n'est autre que Maître Adam, l'évoque dans sa première tirade : « On peut toujours se ressaisir, aussi envoûté soit-on »²⁶. Adam est rapidement qualifié de « lunatique » par un de ses camarades²⁷, le plaçant ainsi dans le sillon de la folie. Folie qui demeure tout au long du texte puisque les échanges sont de nature parfois burlesque. Par exemple, un médecin prétend guérir de l'avarice par l'examen d'urine fraîche et tout cela semble normal à l'auditoire. De même, le médecin diagnostique des grossesses à des hommes. C'est, à cet égard, pareil que dans ma nouvelle au moment où chacun dialogue à tort et à travers mêlant insultes et expressions ampoulées. L'aveu aussi, la lucidité de sa folie est bien présente chez Adam de la Halle : « je suis, tu le vois, un fou notoire », se confesse Walet²⁸. On peut s'interroger sur la question de savoir si une folie assumée n'est pas une folie feinte dans la mesure où la folie, dans son acception médicale, est une déréalisation, une perte de lien avec la réalité. C'est aussi tout l'objet de mon texte lorsque Paul dit que c'est à l'hôpital psychiatrique qu'il se trouve le mieux parce que c'est là qu'il rencontre les gens les plus raisonnables et les conversations les plus sensées. Un certain plaisir réside dans l'écoute de la folie. Je me plais à écrire des dialogues de fous. De même, un moine, dans le texte d'Adam de la Halle dit : « Ah ! Dieu ! Quel plaisir d'entendre ce fou-là ! Il dit des merveilles »²⁹. Cette antithèse est porteuse du sens que je veux donner à mon texte. La raison n'est pas toujours où l'on croit et elle peut parfois apparaître sous des formes singulières. Tel est mon propos.

²⁶ LE BOSSU, Adam, *Le jeu de la fenillée*, trad. en français moderne par Claude Buridant et Jean Troitin, éd. Honoré Champion, Paris, 1976, p. 1.

²⁷ *Ibid.*, p. 2.

²⁸ *Ibid.*, p. 16.

²⁹ *Ibid.*, p. 24.

Justification de l'acrostiche

Une sorte d'acrostiche accompagne mon texte en le ponctuant, d'abord discrètement puis de façon plus régulière jusqu'à terminer le texte, un mot par page. Le champ lexical des mots qui constituent cet acrostiche fait corps avec le texte, il s'agit de celui de la coercition. Le lien sémantique semble évident. En rendant cet acrostiche de plus en plus présent dans le texte, je tente de créer un effet d'oppression.

L'acrostiche, dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert est un substantif féminin, ce qui n'est plus le cas. Il est défini de la façon suivante :

Sorte de poésie dont les vers sont disposés de manière que chacun commence par une des lettres du nom d'une personne, d'une devise ou tout autre mot arbitraire. [...] Ce mot vient du Grec ἄκρος, summus, extremus, qui est à une des extrémités, et στίχος, vers³⁰.

Ainsi, j'ai créé un acrostiche dont je ne vous ferai pas l'offense de révéler le sens.

Nous allons passer au crible chaque mot choisi pour cet acrostiche en étudiant d'abord leur étymologie, leur dénotation puis leurs occurrences éventuelles dans la littérature.

Le premier, qui commence par la lettre I, est « infamie ». Une première occurrence est mentionnée par le *Dictionnaire étymologique de la langue française de Bloch et Wartburg* en 1348. Le mot est un emprunt au latin *infamis, infamia* (de *fama*, « renommée »)³¹. Le Robert définit ainsi le terme : « Flétrissure sociale ou légale faite à la réputation de quelqu'un »³². La flétrissure appartient au champ lexical de la peine en France du Moyen âge au XVIII^e siècle. Il s'agit d'une peine publique afflictive et infamante. L'Ancien Régime se caractérise par le prononcé fréquent de peines afflictives et infamantes. Daniel Jousse, dans son *Traité de la justice criminelle en France* opère la distinction entre ces deux termes et il ajoute à sa classification les peines capitales. Ces dernières sont forcément afflictives dans la mesure où ce sont celles qui « font perdre la vie, ou qui privent pour toujours de la liberté ou du droit de citoyen »³³. Outre les peines capitales, les peines afflictives « sont celles qui affligent le corps, ou qui gênent la liberté »³⁴. Elles peuvent être corporelles ou non. Enfin, les peines infamantes sont celles qui « affectent l'honneur et la réputation »³⁵. Les peines afflictives

³⁰ D'ALEMBERT, Jean le Rond, DIDEROT, Denis, *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers par une société de gens de lettres*, Paris, 1751, I, p. 114.

³¹ BLOCH Oscar, VON WARTBURG, Walther, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, PUF, Paris, 1975, p. 337.

³² ROBERT, Paul, *Le petit Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, éd. Le Robert, Paris, 1979, p. 997.

³³ JOUSSE Daniel, *Traité de la justice criminelle de France*, éd. Debure père, Paris, 1771, p. 36.

³⁴ JOUSSE Daniel, *loc. cit.*

³⁵ JOUSSE Daniel, *loc. cit.*

sont toutes infamantes, exceptée la question préparatoire. Aujourd'hui il est utile de noter que la flétrissure peut être légale ou sociale. Dans la période des mesures restrictives de libertés qui ont eu cours lors de la période de Covid en France, je dirais que cette flétrissure fut à la fois sociale, tant la servitude volontaire était ardente, et légale, tant le gouvernement se moquait de la Constitution de la V^e République. C'en est d'autant plus scandaleux et il faut reconnaître que ce fut pour moi une motivation d'écriture. Un pays comme la France qui se veut le parangon de la démocratie et qui commet ce genre d'exactions, il y a de quoi mourir de rire.

Puis, l'acrostiche se poursuit avec le mot « Négation ». Le terme vient du latin *negatio*, « négation, dénégation »³⁶. Sa dénotation est la suivante : « Acte de l'esprit qui consiste à nier, à rejeter un rapport, une proposition, une existence ; expression de cet acte »³⁷. Or il est tangible, aussi bien au moment des faits qu'en 2023, qu'une partie de la population nie les souffrances subies par une autre partie de la population, laissée pour compte. Il faut aussi dire, qu'évidemment, les gouvernements responsables de cet état de fait ne reconnaissent aucune exaction par eux perpétrées. Tout négationnisme est insupportable tant la douleur ignorée à dessein par les autres en provoque une autre chez les souffrants.

La « Jacquerie » est une rébellion qui eût été salvatrice pendant les confinements et couvre-feux mais qui n'a pas eu lieu. J'insère ce mot dans l'acrostiche comme un négatif de photographie. L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert définit ainsi le terme :

Sobriquet qu'on s'avisait de donner à une révolte de paysans, qui maltraités, rançonnés, desolés par la noblesse, se soulevèrent à la fin en 1356, dans le tems que le roi Jean étoit en Angleterre. Le soulèvement commença dans le Beauvoisis, & eut pour chef un nommé Caillet. On appella cette révolte la jacquerie, parce que les gentilshommes non contents de vexer ces malheureux laboureurs, se mocquoient encore d'eux, disant qu'il falloit que Jacques-bonhomme fît les frais de leurs dépenses. Les paysans réduits à l'extrémité, s'armèrent ; la noblesse de Picardie, d'Artois, & de Brie, éprouva les effets de leur vengeance, de leur fureur, & de leur desespoir. Cependant au bout de quelques semaines, ils furent détruits en partie par le dauphin, & en partie par Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, qui prit Caillet, auquel on trancha la tête ; & tout le reste se dissipa. Mais s'ils eussent été victorieux³⁸ ?

³⁶ GAFFIOT Félix, *Dictionnaire latin-français*, éd. Hachette, Paris, 1934, p. 1021.

³⁷ *Le petit Robert*, *op. cit.*, p. 1262.

³⁸ D'ALEMBERT, Jean le Rond, DIDEROT, Denis, *op. cit.*, VIII, p. 430.

On le voit, l'*Encyclopédie* ne se contente pas de définir, elle pose des questionnements. « Et s'ils eussent été victorieux ? » La question est orientée. On sent l'esprit des Lumières ressortir de cette phrase. Dans le contexte qui est celui de ma nouvelle, j'ai envie de poser la question suivante : Et s'il y avait eu jacquerie ? L'esprit des Lumières semble totalement éteint.

« Obligations ». On ne peut oublier que l'on en a en tant que citoyen car dès qu'il est question des droits de l'Homme, tout de suite vient celle de ses devoirs. Une première occurrence du terme *obligatio* apparaît en 1235. Ce terme recouvre d'abord un sens juridique. C'est un « lien de droit en vertu duquel une personne peut être contrainte de donner, de faire ou ne pas faire quelque chose »³⁹. Il est sans cesse question de l'obligation dans ma nouvelle. L'obligation d'avoir son passe sanitaire pour entrer à peu près partout y est mise en cause, ou du moins la légitimité et l'intérêt de celle-ci y sont-elles débattues indirectement en posant la question de la gravité de la maladie. Les avis divergent et j'ai essayé d'instaurer, sur ce débat de société qui s'est véritablement tenu, un vrai plurilinguisme.

« Nébuleux » revient à montrer que les règles fixées par l'état français furent floues pendant cette étrange période. J'en reviens à la définition de l'état totalitaire par Orwell : « Ce qui caractérise l'Etat totalitaire, c'est qu'il régent la pensée, mais ne la fixe pas »⁴⁰. C'est exactement ce qui se passait en France durant la période de la diégèse de ma nouvelle : beaucoup d'autoritarisme mais très inconstant ; beaucoup de règles, jamais les mêmes. Le terme nébuleux vient du latin *nebulosus* de *nebula* qui désigne le brouillard⁴¹. La simple étymologie suffit à expliquer le terme et sa place dans mon acrostiche.

« Citoyenneté ». Mot créé en 1783 et brandi par Robespierre dans la plus grande des violences, il a servi de parade à toutes les objections contre les décisions prises par les gouvernements. En effet, il est aisé de faire culpabiliser un peuple qui douterait de son guide à coup de « citoyenneté », « d'esprit de civisme », de « responsabilité ». Tout ce champ sémantique, noble à première vue, a été dévoyé et instrumentalisé pour asservir un peuple qui, ma foi, s'est bien prêté à l'exercice.

« Tantale ». Une fois n'est pas coutume mais j'insère un nom propre dans mon acrostiche. On ne sait pas bien qui est Tantale, tantôt présenté comme fils de Zeus, tantôt comme « simple » ami des dieux grecs. Toujours est-il qu'il a offensé ces derniers. Plusieurs versions existent sur la manière dont Tantale les aurait offensé. Aurait-il dérobé du nectar et de l'ambrosie, mets réservés

³⁹ *Le petit Robert, op. cit.*, p. 1293.

⁴⁰ ORWELL, George, *Littérature et totalitarisme in Essais, articles, lettres*, II, éd. Ivrea, Paris, 1996.

⁴¹ *Le petit Robert, op. cit.*, p. 1261.

aux dieux, pour en donner à ses compagnons ? Une autre version explique que Tantale aurait fait manger de la chair humaine – l'épaule de son fils – à Déméter. D'autres versions existent. Après avoir commis l'impardonnable, Tantale subit un supplice, celui d'être placé dans le Tartare, pire endroit des enfers, d'avoir de la nourriture et de quoi boire à vue et de ne jamais pouvoir étancher sa soif ni calmer sa faim, et ce, pour l'éternité.

Je fais un parallèle avec Tantale dans la mesure où tous les textes juridiques français qui se trouvent au sommet de la pyramide de Kelsen⁴², je pense au bloc de constitutionnalité⁴³, garantissent des droits inaccessibles et particulièrement fondamentaux, notamment celui d'aller et de venir. Il se trouve que, par des textes réglementaires, rapidement mus en lois, normalement hiérarchiquement inférieurs à la Constitution, le gouvernement a renversé la pyramide de Kelsen mettant la république entre parenthèse. Ce n'était plus au règlement ou à la loi d'être conforme à la Constitution mais à la Constitution de s'adapter et, en réalité, de s'effacer derrière les errances d'un pouvoir forcené. Des traités internationaux, comme la convention européenne des droits de l'Homme, garantissent également des droits bafoués par l'état français. La frustration, pour un citoyen éclairé, était donc en France analogue à celle de Tantale car le citoyen pensait jouir de droits inviolables or le gouvernement lui a montré qu'il pouvait, *de facto*, tout violer.

« Ignominie ». Ce mot désigne l'innommable. C'est un emprunt au latin *in*, négatif et *nomen*, *-inis*, « nom, réputation »⁴⁴. En effet, il est difficile de nommer ce que l'on a vécu. On n'en revient toujours pas en y repensant. Comment cet état de fait a-t-il pu être possible en France ? C'est très surprenant et cela suscite l'effroi car si cela a été possible, une reproduction du phénomène ou pis encore est toujours possible.

« Occulte ». Ce mot me permet d'aborder un aspect encore tu. Il s'agit de l'aspect occulte des croyances qui ont été celles de milliards de personnes pendant plusieurs mois. Tout ce que disait Big Brother était parole d'évangile et une véritable religion au sens de *religio*, « observance » s'est rapidement créée, par la peur. On ne sait pas ce qui se tramait au sommet de l'État. Or « occulte » vient du latin *occultus*, « caché, secret »⁴⁵. Le sinistre décompte des morts tous les soirs est la seule chose que se plaisait à communiquer le gouvernement.

⁴² Hans Kelsen est un théoricien du droit austro-américain qui a établi une hiérarchie entre les différents textes de nature juridique. Au sommet de ceux-ci se trouvent les textes constitutionnels, puis les traités internationaux, les textes législatifs et, enfin, les textes réglementaires, chaque texte devant être conforme aux textes hiérarchiquement supérieurs. Cette théorie, a, en principe, encore cours en France aujourd'hui.

⁴³ Le bloc de constitutionnalité comprend, à valeurs égales, le corps de la Constitution de 1958, le préambule de la Constitution de 1946, la déclaration des droits de l'Homme et du citoyen de 1789 et la charte de l'environnement depuis 2004.

⁴⁴ BLOCH Oscar, VON WARTBURG, Walther, *op. cit.*, p. 330.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 440.

Enfin, le mot qui clôt l'acrostiche est « néfaste ». Dans l'Antiquité romaine, la religion distinguait les jours fastes et les jours néfastes. Les jours fastes étaient propices à accomplir telle ou telle chose alors qu'il était *sacer* (« maudit ») d'en faire de même un jour néfaste. La période qui a débuté en mars 2020 n'a vu que des jours néfastes s'enchaîner et les dégâts psychologiques qui en résultent maintenant sont indélébiles.

L'INSERM et Santé publique France s'en confessent, « les épisodes dépressifs caractérisés ont connu "une accélération sans précédent" entre 2017 et 2021 : +3,5 points en 4 ans et +9 points chez les jeunes de 18 à 24 ans. En cause, la crise du covid et les restrictions qui y sont liées »⁴⁶.

⁴⁶ <https://www.radiofrance.fr/franceinter/en-france-les-episodes-depressifs-ont-explose-de-2017-a-2021-en-particulier-chez-les-jeunes-6644753>.

BIBLIOGRAPHIE

Articles ou recueils d'articles

- ❖ ALBERT, Jean-Pierre, « Du martyr à la star. Les métamorphoses des héros nationaux », dans Pierre Centlivres, Daniel Fabre, Françoise Zonabend (dir.), *La fabrique des héros*, éd. de la Maison des Sciences de l'homme, Paris, 1998.
- ❖ BARTHES, Roland, « Texte (théorie du) », *Enclopaedia universalis*, 1973.
- ❖ BOULERIE, Florence, *Le héros populaire, un héros politique ?*, recueil d'études réunies par Florence Boulerie, Eidôlon n°98, Presses universitaires de Bordeaux, Pessac, 2012.

Discographie

- ❖ FERRÉ, Léo, *La vie moderne*, Mathieu Ferré et Cie., Meridian éditions, Monaco, Paris, 1958.
- ❖ GAINSBOURG, Serge, *You're under arrest*, Melody Nelson publishing, Paris, 1987.
- ❖ LEPREST, Allain, PETIT, Didier, *Le café littéraire*, Alleluia production, Paris, 1988.
- ❖ PERRET, Pierre, *Le temps des puces*, Adèle éditions, Paris, 1972.
- ❖ PERRET, Pierre, *Salut, ami d'Aubervilliers*, Adèle éditions, Paris, 1983.

Dictionnaires et encyclopédies

- ❖ D'ALEMBERT, Jean le Rond, DIDEROT, Denis, *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers par une société de gens de lettres*, Paris, 1751.
- ❖ BLOCH Oscar, VON WARTBURG, Walther, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, PUF, Paris, 1975.
- ❖ DEMOUGIN, Jacques, *Dictionnaire des littératures française et étrangères*, éd. Larousse, Paris, 1992.
- ❖ GAFFIOT Félix, *Dictionnaire latin-français*, éd. Hachette, Paris, 1934.
- ❖ GREVISSE, Maurice, GOOSSE, André, *Le bon usage*, éd. de Boeck – Duculot, Bruxelles, 2008.
- ❖ ROBERT, Paul, *Le petit Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, éd. Le Robert, Paris, 1979.

Filmographie

- ❖ GIRAULT, Jean, *Le gendarme et les extra-terrestres*, Société nouvelle de cinématographie, Paris, 1979.
- ❖ GROUSSET, Didier, *Kamikaze*, ARP Sélection, Les Films du Loup, Gaumont, Paris, 1986.
- ❖ POIRET, Jean-Marie, *Papy fait de la résistance*, Les Films Christian Fechner, Paris, 1983.

Ouvrages critiques

- ❖ CHOUILLET, Anne-Marie, *Autour du « Neveu de Rameau » de Diderot*, éd. Champion, coll. « Unichamp », article de Sylviane Albertan-Coppola, Paris, 1991.
- ❖ GENETTE, Gérard, *Figures I*, « Figures », éd. du Seuil, coll. « Tel quel », Paris, 1966.
- ❖ GENETTE, Gérard, *Figures III*, éd. du Seuil, Paris, 1972.
- ❖ RABAU, Sophie, *L'intertextualité*, éd. GF Flammarion, collection « Corpus », Paris, 2020.
- ❖ KRISTEVA, Julia, *Sémiotikè, Recherches pour une sémanalyse*, éd. du Seuil, collection « Points », Paris, 1969.

Ouvrages littéraires

- ❖ ARISTOTE, *La Poétique*, éd. Les belles lettres, Paris, 1990.
- ❖ BAUDELAIRE, Charles, *Les fleurs du mal*, éd. Librairie générale française, Paris, 2021.
- ❖ BOILEAU, Nicolas, *Œuvres poétiques*, « L'Art poétique », Imprimerie générale, Paris, 1872.
- ❖ DIDEROT, Denis, *Le neveu de Rameau*, in *Œuvres, Tome II, Contes*, éd. Robert Laffont, collection « Bouquins », Paris, 1994.
- ❖ HOMÈRE, *Odyssée*, XVIII, éd. Les belles lettres, collection « Guillaume Budé », Paris, 1967.
- ❖ HUGO, Victor, *Les Misérables*, éd. Gallimard, collection « Folio classiques », Paris, 2017.
- ❖ LE BOSSU, Adam, *Le Jeu de la feuillée*, trad. en français moderne par Claude Buridant et Jean Trotin, éd. Honoré Champion, Paris, 1976.
- ❖ de NAVARRE, Marguerite, *Heptaméron*, éd. Gallimard, collection « Folio classique », Paris, 2020.

- ❖ ORWELL, George, *Littérature et totalitarisme* in *Essais, articles, lettres*, II, éd. Ivrea, Paris, 1996.
- ❖ RABELAIS, François, *Pantagruel*, éd. Gallimard, collection « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1994.
- ❖ ZEH, Juli, *Corpus delicti*, éd. Actes Sud, Paris, 2010.

Ouvrages juridiques

- ❖ JOUSSE Daniel, *Traité de la justice criminelle de France*, éd. Debure père, Paris, 1771.

Sites internet

- ❖ <https://www.radiofrance.fr/franceinter/en-france-les-episodes-depressifs-ont-explose-de-2017-a-2021-en-particulier-chez-les-jeunes-6644753>
- ❖ SACEM : <https://www.sacem.fr/>

*Paul ou les
affaires du
destin*

Université de Limoges – Faculté de lettres et des sciences humaines

Année universitaire 2022-2023

Master FABLI (Fabrique de la littérature)

Par Maxime GUYOT

Sous la direction de Madame Milena Mikhaïlova

Infamie

I

Paul entre dans un restaurant.

- Bonjour Monsieur, votre passe sanitaire, s'il vous plaît.
- Pardon ?
- Votre passe sanitaire... Sanitaire, vous comprenez ?
- Dans un restaurant, je comprends qu'il y ait des normes sanitaires mais ce n'est pas à moi de présenter un « passe sanitaire ». Ce serait plutôt à vous de le faire, chère Madame. Bientôt, qu'est-ce que ce sera ? Le passe ménager pour entrer au supermarché ?
- Écoutez Monsieur, on ne va pas perdre davantage notre temps.
- Oui, bon, excusez-moi. Au revoir.

Paul quitte le restaurant, décontenancé face à cette femme, somme toute normale d'apparence, bien qu'un peu épaisse pour son âge, jugea Paul. Il ne comprenait pas la situation.

Paul est arrivé en 2021, le premier décembre, à l'âge de trente-trois ans car, bien qu'étant né en 1948, il a fait un saut dans le temps de quarante ans en 1981 grâce à une machine de sa confection. Cette machine permet à tout être vivant de voyager dans le temps, de façon unilatérale vers le futur. La conception de cette machine était pour le jeune homme un bel accomplissement car sa curiosité était sans limite et il voulait voir ce qu'il adviendrait de tout dans le futur. Croyant au progrès, il était certain dans l'esprit du scientifique que tout allait avoir progressé en quarante ans. Physique, chimie, médecine, démocratie, amour, liberté, vérité, musique, arts en général. Notons tout de même que Paul reste circonspect et qu'il a prévu une potion lui permettant de revenir de son voyage en cas de déception. Brillant esprit scientifique, Paul a réalisé secrètement ces prouesses en même temps que sa thèse de physique. Cette machine est toujours demeurée camouflée dans sa chambre au grenier de chez ses parents. Il y vit reclus, ni dans l'*otium*, ni dans le *negotium*, dans un entre-deux. En 2021, il a tout à apprendre car lorsqu'il a quitté son époque, François Mitterrand venait d'être élu, le film *Au-delà du réel* de Ken Russell venait de sortir en France. Doté d'un goût particulier pour la littérature, Paul a lu Orwell et rêvé de liberté.

♪⁴⁷ *Il est évident donc que c'était mal barré pour lui.*

Petit et enveloppé, Paul a vécu une enfance sans difficulté, entouré de parents attentionnés et affables. Un père d'une certaine classe, de bon goût, de bonne constitution, et au portefeuille bien chargé. Une mère tendre et belle, pas aigrie. Ce détail peut sembler superfétatoire mais

⁴⁷ Ce symbole, qui représente deux croches, signifie que je cite une chanson, sans la subvertir mais pas nécessairement au mot près.

aujourd'hui, il est nécessaire. Durant ses premières années, Paul allait chez sa grand-mère le midi et y mangeait des plats régionaux limousins tels que la potée, le boudin accompagné de châtaignes, de pommes passées au beurre et de purée ou encore une bonne entrecôte. Ce moment de gastronomie le sauvait de la cantine qu'il abhorrait à cause du bruit et du monde qui y fourmillait. Les moqueries étaient courantes et pleuvaient de partout. Ce n'était pas sa faute, c'était. C'est le jeune âge qui veut cela. Paul jouait du piano et consacrait beaucoup de temps à la musique, élément biographique qui induit un certain isolement vis-à-vis des autres jeunes de son âge mais ce qui ne l'empêcha pas de se distinguer dans les *sciences dures*. Lorsqu'il grandit, il devint bel homme. C'est souvent le cas. Les premiers sont les derniers. Adolescent, Paul eut une copine charmante avec qui tout se passait bien, en toute simplicité jusqu'à leur séparation pendant la licence du jeune homme. Elle était pourtant d'une beauté divine. Les cheveux longs, fournis, châains, à la Jane Birkin. Les yeux semblables à ceux de la chanteuse, tirant plus sur le vert. On pourrait parler de glauque. Son corps était charnellement plus enrobé que Jane, juste ce qu'il fallait. Paul était comme Éluard face aux femmes.

Je suis devant ce paysage féminin

Comme un enfant devant le feu

S'il avait eu du succès auprès de sa copine, c'était parce que lui-même était beau. Le reste n'aurait pas intéressé celle-ci, d'autant que Paul était très timide, médusé face à une belle femme. C'était donc elle qui devait faire tous les premiers pas. Elle les fit. Paul serait resté seul autrement, c'est une évidence. En effet, dans les esprits de 2021, on l'aurait classé parmi les autistes, certains auraient dit Asperger, pas tous cependant car le terme était déjà désuet.

Il se consacra aux études, progressa beaucoup et finit par dépasser ses maîtres. De bonne constitution, tant intellectuellement que physiquement, Paul ne buvait qu'un verre de rouge par repas, mais quel verre ! Son médecin était inquiet au vu de ses analyses sanguines. Il lui intima donc de se limiter à un verre par repas, ce que Paul fit. Seulement, il choisit un ballon d'un litre. Ainsi, il vidait une bouteille dans son verre à chaque repas. Le médecin lui disait : « C'est bien, je vous trouve mieux depuis que vous buvez moins ». « Moi aussi, cher docteur, répondait-il ». Paul roulait dans une superbe DS 21 finition *Pallas*, le haut de gamme, qu'il avait pu se payer grâce à un héritage. Il était souvent soûl au volant mais qu'importait : il valait mieux bien vivre et peu, que languir longtemps. Arrivé au stade de la thèse, ce jeune homme commença à faire germer en lui des idées. C'est le cas de beaucoup de monde mais la plupart de ceux qui ont des idées ne parviennent pas à les exprimer... ou ils en sont empêchés.

♪ *Et puis d'abord, faut pas d'idées car les idées, ça fait penser, et les pensées, ça fait gueuler.*

Des chercheurs qui cherchent, on en trouve. Des chercheurs qui trouvent, on en cherche, comme dirait l'autre. Lui, il a trouvé. Il savait qu'Einstein, avec sa théorie de la relativité, avait démontré que mathématiquement, comme le voyage dans l'espace était possible, le voyage dans le temps devait aussi l'être, du moins, sur le plan mathématique. En un siècle, cette théorie n'a pas été réprouvée. Paul, pris pour un vaniteux mégalomane, cacha petit à petit son dessein. C'est ainsi qu'il conçut une machine à voyager dans le temps avec bien des peines. Paul travaillait dans sa chambre au grenier. Elle était spacieuse, parquet au sol, désordonnée et très sombre. Très sombre parce qu'on est mieux à l'ombre des regards, des jalousies et des remarques désobligeantes. *Pour vivre heureux, vivons cachés !* Autrement, on entend des conneries. Personne n'avait la prérogative de pénétrer dans cet antre sauf son occupant habituel. Les parents de Paul étaient admirables. Son père, médecin de campagne, était prodigue et accordait une confiance totale à son fils. Sa mère, institutrice, était des plus prévenante. Paul, qui vivait encore chez ses parents en 1981, les prévint le 30 novembre qu'il allait s'absenter pour une durée indéterminée car il avait trouvé un poste d'enseignant-chercheur à New-York. Ses parents furent ravis mais Paul leur fit promettre de ne pas pénétrer dans sa chambre, même en son absence. Il usa pour cela d'une rhétorique infaillible que nous n'épancherons pas ici. Le premier décembre 1981, Paul disparut pour arriver le premier décembre 2021, au même endroit à la même heure.

Le lieu, une ville moyenne de la France profonde, n'avait pas trop changé lorsqu'il y parvint. Les devantures étaient peut-être plus spartiates qu'auparavant. Paul en fut, en dépit de cela, assez satisfait. Il se rendit d'abord à la collégiale. L'homme, qui devrait avoir soixante-treize ans et qui n'en avait que trente-trois, était agréablement surpris. Le bourg était resté identique ou presque. Les immeubles Renaissance étaient bien là, accrochés dans les siècles des siècles sur le sous-sol granitique de la colline sur laquelle ils sont bâtis. La descente aux enfers ne fut donc pas immédiate. C'est au moment de déjeuner qu'une incompréhension se fit sentir chez Paul lorsque le restaurateur lui demanda son *passé sanitaire*. Il ne comprit pas et quitta l'établissement, inquiet. Que pouvait bien signifier cette histoire de *passé sanitaire* ? Un passe pour manger dans un restaurant, il y a de quoi s'inquiéter. L'adjonction de l'épithète « sanitaire » laissait penser à Paul qu'un motif de santé publique sous-tendait la mise en place du passe. Sorti du restaurant, Paul prit donc la décision de parler à quelqu'un pour comprendre la situation mais comment trouver personne qui ne le prit pour un fou ? Il se rendit dans un tabac-presse et essaya d'acheter des journaux, seulement ce n'est pas avec ses francs en poche qu'il pouvait payer quelque chose. La commerçante lui rit au nez et l'éconduisit comme le restaurateur. Charmante époque !

♪ *Qui et où suis-je ? Dans la blanche écume...*

L'homme à la tête de chou.

C'était récent dans la tête de Paul, ça n'avait jamais pour lui que cinq ans, cet album de Gainsbourg. Il fallait à Paul un précepteur pour lui enseigner ce qu'il s'était passé durant les quarante dernières années. Un indigent se présenta sur son chemin. C'est bien, un indigent, c'est ouvert d'esprit en général. La discussion entre les deux hommes commença.

- Bonjour Monsieur, une petite pièce s'il vous plaît.
- Bonjour, j'ai dix francs à vous filer.
- Dix francs ? Pour les collectionner ?
- Pourquoi dites-vous ça ?
- Bah, ça fait longtemps qu'on paye plus avec des francs ! Vous êtes étranger ?
- En quelque sorte... Dites, depuis quand n'utilise-t-on plus les francs ?
- Oh, depuis l'an 2000, à peu près.
- Ah d'accord et qu'utilise-t-on maintenant ?
- L'euro, mon brave monsieur.
- L'euro ?
- Oui, c'est une monnaie commune à certains pays de l'Union européenne.
- Bon. Et cette histoire de passe sanitaire, qu'est-ce que c'est ?
- Ah, ça ! C'est des conneries. Regardez, moi, sur un carton dehors nuit et jour. Vous croyez que c'est sanitaire et que l'État s'occupe de moi ? Pour une maladie ma foi bien banale, beaucoup de pays ont décidé de prendre des mesures coercitives à l'égard de leur population pour assurer un contrôle presque total sur celles-ci.
- Et elle est si grave, cette maladie ?
- Si vous demandez aux gens, ils vous diront qu'on retourne les malades intubés à l'hôpital et que c'est une horreur. L'autre vous dira qu'il a dû reporter son opération à cause des irresponsables non-vaccinés. Enfin, si vous écoutez les gens, *c'est dangereux, hé !*
- Et n'en est-il rien ? Moi qui ai la phobie de la gastro...
- Non, je dis pas qu'il n'en est rien mais ce phénomène concerne des personnes malheureusement déjà mal en point. Vous voyez bien, à part moi, y pas de cadavres sur les trottoirs.

Les deux hommes rient.

- Vous me rassurez. En même temps, vous m'inquiétez. Si l'État utilise cette maladie pour tenir des discours spécieux et avilir les populations, c'est assez inquiétant.

- Elles sont déjà viles, les populations, mon pauvre gars. Ceux qui osaient manifester contre le fameux passe sanitaire, on les traitait de nazis, alors tu sais, on est arrivé à un point de non-retour.
- Ah, quand même. Et personne ne dit rien ? Je me souviens de mai 68, on avait râlé pour moins que ça !
- Comment ça, tu te souviens de 68. T'as pas l'âge. Monsieur affabule ?
- Je t'expliquerai après.
- Bon.
- Alors, développe.
- Ce n'est plus la même France, tu sais. En 68, on avait une France qui ne voulait pas revivre l'oppression. En 2021, on a un peuple-enfant - conduit par un roi tout aussi juvénile - qui ne demande qu'à être opprimé. Bon, il y a quelques résistants tout de même mais ils sont minoritaires et mis au ban de la société comme je te l'ai dit.
- Et les artistes ?
- Ce sont des opportunistes. Ils suivent l'idéologie d'État pour la plupart, la pensée unique. Tu connais Lavilliers, j'imagine ?
- Oui, j'aimais bien.
- Il est toujours vivant ?
- Oui, pourquoi veux-tu qu'il soit mort ?
- Je ne sais pas, je pose simplement la question.
- Bon, eh bien il faisait l'intéressant en 70 à faire l'anarchiste et à aller en taule pour le bien commun.
- Oui, j'm'en souviens du Stéphanois.
- Bon, bah maintenant, il est pour Macron, contre les manifestants sociaux, notre président fantoche.
- Pourquoi fantoche ?
- Parce que c'est les grandes firmes qui dirigent le Monde. Enfin, le répète pas ça, parce qu'on va te traiter de complotiste. Macron, c'est pas le président des riches en tout cas.
- Bon, c'est déjà ça mais...
- *C'est le président des très riches.*

Fou-rire de nos deux conversants.

- Bon, il reste encore Pierre Perret. Lui, il s'est pas compromis au moins. Il a écrit deux chansons polémiques : *Les confinés* et *Le virus à maman*.
- Je comprends mal.

- *Les confinés*, c'est en rapport avec les confinements que l'on a subis et que l'on subira de nouveau sans aucun doute, pour ça ou pour autre chose. Le concept est trop bon pour un état autoritaire, d'autant qu'il a été accepté et plébiscité par les Français.
- Des confinements ? Mais la maladie qui circule est-elle mortelle pour toute personne qui l'attrape ?
- Évidemment que non. J'te l'ai dit, c'est politique. Assurer un contrôle total, c'est ce que Macron veut, tout en se plaçant en posture de sauveur. Un Jupiter en somme. Mais, c'est pas le seul, toute l'Europe occidentale est aussi conne.
- Macron est donc l'actuel président de la République.
- Oui, le président de la République. Tu débarques, mon vieux ?
- Ouais je débarque. Tu me croiras ou pas mais je débarque de 1981. Je suis ici grâce à une machine à voyager dans le temps.

Paul sentait qu'il ne risquait rien à dire la vérité à l'indigent, bien que celui-ci s'esclaffa.

- T'as le rosé imaginatif, toi !
- Je m'attendais à cette réaction... Bon, d'accord, vous vivez une dystopie en somme.
- On peut dire ça mais on est traité de complotiste si on dit ça donc faut faire gaffe. Parle pas d'Orwell surtout. Aucun parallèle à faire parce que tu seras très mal perçu.
- Bon, tu parles de complotisme mais de quel complot s'agit-il ?
- Nous-mêmes, les affreux, les complotistes, nous ne savons pas quel complot nous dénonçons. C'est une étiquette qu'on nous colle un peu facilement. De toute façon, cette maladie a exacerbé les individualismes. Les vieux en ont peur donc on ferme tout pour eux et les jeunes veulent jouer aux responsables, pas aux rebelles, donc ils collaborent.
- C'est-à-dire que si vous pensez différemment de la masse, vous êtes complotistes ? Il n'y a donc plus de liberté d'expression ?
- Non, c'est la pensée unique. En France et presque partout dans le monde d'ailleurs. Il n'y a ni liberté d'expression, ni liberté de penser. En France en tout cas. En pratique, je suis pas allé ailleurs donc bon. J'voudrais me casser de là pourtant mais avec quel fric ?

Paul eut de violentes douleurs abdominales tant l'angoisse lui soulevait les tripes. Il dut trouver des toilettes publiques avant de retrouver l'indigent.

- Donc Pierre Perret se soulève contre ces voies de fait ?

- Oui, il a dénoncé les confinements dans *Les confinés* et dans *Le virus à maman*. Il dit dans cette dernière : « Leur confinement, leur couvre-feu, c'est blanc-bonnet mais pas blanc-bleu ».

Les deux hommes rirent aux éclats.

- Allez, une autre pour la route : « Chez l'Jupiter, quoiqu'il goupille, on a l'bordel mais pas les filles ».
- Ah, excellent, je retrouve bien Perret dans ces paroles et c'est un grand plaisir pour moi de le savoir encore vivant ! La paillardise dans la chanson engagée. Mais dis-moi, il a repris la musique de *Vaisselle cassée* pour faire *Le virus à maman* ?
- Oui, il a changé les paroles mais il a gardé cette musique enfantine.
- C'est bien ce qu'il me semblait ! Dis-moi, Gainsbourg est mort j'imagine ?
- Oui, au début des années 90.
- Je m'y attendais mais ça me rend triste quand même. Bon, j'te laisse, merci pour les info !
- Avec plaisir, mon brave !

Une inversion des valeurs s'était opérée durant ce dialogue. C'est l'indigent qui donnait au nanti. Le premier appelle même le second « mon brave », signe extérieur de richesse, théoriquement. Richesse intellectuelle sans doute. Le lecteur en jugera.

Paul ayant quitté l'indigent, il déambula tout l'après-midi à Saint-Léonard et y vit les voitures modernes. Qu'est-ce qu'elles sont laides, sauf les berlines... Chez les marchands de journaux, il vit une photographie d'Emmanuel Macron et fit ce commentaire : « Dents écartées, visage de gamin capricieux, ça doit être quelque chose ! Je vais pas rester ici longtemps mais il faut encore que je m'enquière de certaines informations ».

Le soir venu, Paul voulait trouver gîte et couvert chez l'habitant, ce qui n'était pas aisé dans sa situation. Il se présenta à la mairie de la commune, dans les pharmacies, les commerces. Il essuya tant de refus qu'il en était désespéré. Enfin au presbytère, il trouva porte ouverte et refuge pour la nuit. Le repas du soir en compagnie du curé fut frugal mais intéressant sur le plan sociologique. Une soupe, une omelette à l'oseille, du pain et un peu de fromage. Le sang du Christ accompagnait son corps, bien entendu.

- Mon père, comment un pays démocratique a-t-il pu sombrer à ce point-là dans la dictature ?

- Mais c'est pour se protéger et protéger les autres, mon fils. Et puis, la démocratie, ce n'est pas mes affaires. Nous devrions vivre dans une théocratie puisque Dieu nous a créé. C'est lui qui devrait diriger par l'intermédiaire d'un monarque de droit divin. Cependant, ne parlons pas de dictature. Les mesures prises par notre gouvernement, sont nécessaires dans notre situation !
- Vous croyez ?
- Je ne crois qu'en Dieu, mon fils.
- Vous me rassurez.
- Certes, mais s'il en est ainsi, c'est parce que Dieu l'a voulu donc il faut accepter la situation et comprendre tout de même qu'il est louable de vouloir préserver des vies.
- Je vous le concède, mon père. Mais laisser des indigents dormir et vivre sur des cartons, est-ce louable, mon père ?
- Assurément pas, mon fils, il faut aider les indigents. Vous reprendrez bien un peu d'omelette à l'oseille, ça ne se garde pas.
- Avec plaisir, mon père.
- Il ne faut cependant pas en abuser, une fois par semaine, pas plus.
- Ah oui, de l'oseille ?
- Oui, à cause de l'acide oxalique qu'elle contient. C'est très mauvais pour les reins, mon fils.
- Merci du conseil, mon père.

Paul n'était pas croyant mais trouvait tout de même plus raisonnable de croire en Dieu qu'en un gouvernement hygiéniste, quand bien même ce gouvernement serait le fruit de la volonté divine. La religion, quand elle n'est pas religion d'État, il la trouvait plus raisonnable et moins invasive pour les autres, justement. Protéger les autres, ce serait refuser la dictature légitimée par un virus. Paul ne revenait pas de cette affaire. Le lendemain après avoir remercié le curé et lui avoir volé ses chandeliers en or, Paul se rendit chez le bijoutier pour en tirer quelque argent. Les billets en poche, l'homme désemparé par la situation fut surpris de voir un café littéraire en plein cœur de la ville. Il entra.

- Bonjour Monsieur, votre passe sanitaire.
- J'en ai pas.
- Il faut m'en montrer un sinon...
- Sinon quoi ?
- Sinon, vous ne pouvez entrer.

- Eh bien, je repars chère Madame. La servitude volontaire a de beaux jours devant elle avec des gens comme vous !

Fin de la découverte.

Au café littéraire, suivez l'itinéraire de la pensée magique.

Fini le temps des puces, des frites de chez Luce, des billards électriques.

À vomir. Les gens de ce temps sont à vomir. Comment ne pas tomber dans l'aigreur et la vulgarité face à des couards de la sorte ? Dans la violence, même.

Paul se remit en route et prit un autobus pour la plus grande ville du coin, à trente kilomètres environ. Il fallait qu'il voie. Il réalisait mal encore. Il fallait qu'il voie de ses yeux une ville d'aliénés. La route, il la reconnaissait mais le paysage s'était tellement enlaidi qu'il n'en revenait pas. « Les maisons ont supplanté les prés, quelle horreur alors qu'il y a tant de maisons vides ». Arrivé en ville, le constat fut le même, sauf dans le centre historique où le constat fut un peu moins amer.

Au jardin botanique de la ville, Paul rencontra de jeunes gens, masqués et ce, malgré les frimas de l'hiver qui étaient tout relatifs. Leur abord était assez difficile. Ils avaient peur de lui, ce type qui sortait de nulle part. Sa singularité effrayait. Il put quand même trouver des jeunes sympathiques. Il apprit d'eux l'utilisation d'internet, source précieuse d'informations. Il en fut émerveillé et cet outil lui donna un temps l'envie de rester en 2021 et pourquoi pas de poursuivre en 2022. Les jeunes lui expliquèrent une chose sur leurs mœurs après que Paul les avait bien questionnés.

- Nous, on a notre appart', les jeux vidéo, Netflix – ils durent expliquer chaque élément à Paul – et des livreurs de bouffe qui sont payés des nèfles pour nous éviter de nous déplacer.

Paul avait eu la chance de tomber sur des jeunes conscients du phénomène, ce qui évite de l'analyse de biais psychologiques. Ils concevaient bien leur impérite et l'énonçaient tout aussi clairement. Ils assumaient.

- C'est moralement très intègre.
- Oui, de toute façon, nous, on est vaccinés donc on se protège et on protège les autres.
- Ah oui, mais l'esclavage moderne, ça vous gêne pas.
- Pas le moins du monde.
- J'avais bien compris.

Des rires haineux retentirent.

- Dites-moi, vous pouvez chercher Claude Nougaro sur votre bécane ?

Les jeunes, surpris, acceptèrent en demandant de qui il s'agissait.

- Ah, il est mort ? *dit Paul.*
- Ouais, apparemment, *répondit, indifférent, un jeune homme.*
- Et vous ne l'écoutez plus... Gainsbourg non plus. Et Ferré, il est mort ? Je suis sûr que oui parce qu'il gueulerait face à cette situation. Je l'entends d'ici, Ferré.

La conversation prit fin après l'accès de violence dont Paul fit démonstration devant ces jeunes du XXI^e siècle. Il conclut que les jeunes étaient aliénés volontaires et cela le révoltait. Il voulait maintenant savoir ce qu'écoulaient les gens en 2021, car puisqu'ils n'écoulaient plus Nougaro, ni Gainsbourg, ni Ferré, c'est parce qu'ils avaient dû trouver mieux. Paul était curieux parce qu'il trouvait ces trois artistes déjà brillants, alors mieux... Ce ne fut pas difficile, il y avait un plein jardin de personnes qui écoulaient de la musique. Paul aborda un couple de trentenaires qui écoulaient de la musique contemporaine, dirons-nous. Elle était diffusée sur enceinte de bonne qualité, mais Paul trouva la musique infecte. La conversation commença.

- Bonjour, excusez-moi mais ce que vous écoutez est un essai de votre cousin qui vient d'avoir un synthétiseur ou...
- Bah non, c'est Ziak.
- Oui, et ça veut dire ?
- Bah, c'est un rappeur français super connu. C'est du génie.
- Ça existe encore ça, le rap ?

Paul prit le temps d'écouter trois titres pour juger de la qualité de la facture musicale de ce génie.

- Non, c'est pas du génie, c'est de la merde, d'accord ? De la MERDE.

Paul, excédé par les nuisances sonores que provoquaient pour lui les hérésies *ziakiennes*, prit le couple à partie. D'abord avec le mari, assez athlétique mais pas bagarreur. Il lui asséna un coup de genou dans le ventre, deux coups de poings dans la mâchoire, finissant leur course sur le nez du pauvre homme. Il était ensanglanté. Puis sa femme, pas timorée, tenta de défendre son mari et donna un coup de pied dans les couilles de Paul. Ce dernier prit alors la fuite et s'en prit à tous les passants, complètement fou de cette époque qu'il trouvait horrible. Les autochtones temporels, en surnombre, eurent vite raison de Paul avant que celui-ci ne fût conduit aux urgences du CHU de la ville.

Escorté par les flics, Paul dut patienter deux bonnes heures avant d'être pris en charge par un psychiatre urgentiste. Il vit dans cette salle d'attente beaucoup de souffrances, ce qui le fit relativiser. Des personnes accidentées arrivaient sur un brancard, camouflées par une couverture dorée isothermique. Paul entendait les mauvais pronostics des médecins, les familles en pleurs. Il voyait aussi des gens se tordre de douleur tant ils avaient mal au ventre. D'autres étouffaient, ou avaient été brûlés. Visions d'horreur. L'odeur d'hôpital incommodait aussi Paul, mais il n'avait pas le choix. Un flic de chaque côté. Cette odeur de Bétadine et de javelle, quand il n'y avait pas des relents de vomissures... La situation était stressante pour Paul mais son heure arriva et il fut reçu par la psychiatre de garde.

Un mètre quatre-vingts, un peu brusque, la psychiatre était installée dans un bureau inconfortable et petit. C'était vraiment spartiate. Très froide, la psychiatre émit un diagnostic qui conduisit Paul à l'hôpital psychiatrique pour une durée de vingt-et-un jours.

Négation

II

Murs blancs, odeur d'hôpital. Cela n'avait pas trop changé depuis les années quatre-vingt. Belles infirmières – pas toutes -, personnel bienveillant, à la limite c'est ici que Paul pouvait se sentir le mieux en 2021. Il eut un rendez-vous avec une psychiatre aux yeux pers, cette fois, et à la croupe incendiaire. C'est ainsi que l'on pense en 1981. Un peu de culture, un peu de métaphores grossières. De l'esprit, toujours de l'esprit. Et du cul. Sans cul, il n'y a plus rien dans le cerveau d'un homme des années 1980. Dans celui d'un homme de 2021 aussi mais on est obligé de refouler nos pulsions sous peine de passer pour un obsédé, un danger public. Comment a-t-on pu s'écarter autant de la nature ? Les cheveux de la psychiatre qui avait la trentaine couraient dans son dos comme un fleuve vers son embouchure. Ils étaient ondulés, blonds, soyeux et dignes des plus belles déesses grecques. Cette compagnie apaisa Paul qui, il faut le dire, était arrivé à l'hôpital bien énervé. Les explications sur sa vie, Paul les donna au docteur sans ambages. Elle ne le crut pas mais comme on était chez les fous, aucune objection. Une chambre fut attribuée à Paul pour vingt-et-un jours. C'est la durée normale d'un séjour en hôpital psychiatrique. La beauté du personnel féminin importait Paul. Il en voyait une qui avait un gros cul. Qu'en dire ? Il ne savait pas si elle était infirmière, aide-soignante ou de quelque profession que ce fût mais elle en avait un gros. Les gros culs, ça le faisait marrer, Paul. Puis il pensait que ce n'était pas la faute des gens et prenait alors de la pitié pour ces mastodontes. Il regrettait alors d'avoir ri d'un physique qu'il serait susceptible d'avoir un jour, plus tard. Cette femme, il y pensait en disant qu'elle se démène pour faire son travail et il attendait la punition divine pour s'en être amusé. Paul n'était pas spécialement pratiquant mais il croyait aux forces de l'esprit et pensait qu'un être supérieur punissait les méfaits. Ainsi, quand il fut reçu le lendemain par le docteur avec beaucoup plus de froideur, il l'interpréta comme une punition divine. Le moindre signe d'adversité chez l'autre provoquait chez Paul de la peine. Il n'aimait pas le conflit avec l'autre. Il lui fallait, au contraire, une sorte d'unanimité. Il aimait cela.

Les murs de l'hôpital étaient propres, partout, même dans les recoins. On ne peut toutefois pas dire que la peinture avait été effectuée avec minutie. Ce qui est intéressant avec cette époque et que Paul n'a pas eu l'occasion d'observer, c'est que les gens aiment naturellement les murs blancs. Chez la plupart des Français, les murs sont blancs. Moins imbécile que ses pairs, Serge Gainsbourg avait déclaré que chez lui, les murs étaient noirs « parce que dans les hôpitaux psychiatriques, les murs sont blancs ». De l'esprit, toujours de l'esprit. Même si l'esprit déplaît. Il avait déclaré cela à la télévision canadienne à l'occasion d'un entretien donné pour la sortie de son film *Stan the flasher*.

Paul, alors reclus dans un microcosme constitué de personnes qu'il trouvait plus raisonnables que celles qui vivaient à l'extérieur, fit d'intéressantes rencontres. Il apprit beaucoup de ce qu'il s'était passé lors de son absence temporelle de quarante ans.

- Eh mon vieux, viens voir ici.
- Quoi ? répondit Paul.
- Je suis le narrateur de cette nouvelle. Je sais tout sur toi et je suis ici parce que je ne supporte plus de vivre à l'extérieur avec des moralistes à deux balles.
- J'espère que tu contes bien, mon brave.
- Je fais ce que je peux. J'essaie de le faire fidèlement.
- Bien, à plus tard.

Autre rencontre que fit Paul fut celle d'une jeune femme dépressive. Dix-huit ans. Il était touchant de voir qu'à dix-huit ans, la vie était déjà finie pour elle. Avait-elle seulement commencé ? Elle venait de faire une tentative de suicide par surdose de barbituriques. Son médecin n'avait pas décelé chez elle de pulsions suicidaires. Autrement, il aurait continué à prescrire à la chère enfant des benzodiazépines. Mais, ça ne marchait plus. Plus rien. Il a donc fallu changer de classe de médicaments après avoir épuisé tous les types de benzodiazépines. D'abord, ceux à demi-vie plutôt courte puis celles à demi-vie plus longues. Dans son élan suicidaire, elle était parvenue à se procurer l'ouvrage de Claude Guillon et Yves le Bonniec, *Suicide, mode d'emploi*. L'histoire du suicide, elle s'en moquait. Ce qu'elle voulait, c'était la méthode.

♪ D'la technique, affirmatif. Et quoi d'autre ? *No comment !*

La méthode du suicide bien fait et sans douleur, sorte de *Graal* pour les jeunes du siècle. Paul n'avait pas connaissance de l'existence de l'ouvrage dans la mesure où il avait quitté son époque un an avant sa parution mais il l'intéressait, évidemment car son dessein était de retourner à son époque puis de se suicider avant d'arriver dans une époque aussi minable. La jeune femme s'appelait Lyse, un beau prénom. Lyse avait subi les revers d'une rupture difficile et sous ses airs d'allumeuse, elle avait un cœur, une sensibilité qui faisait qu'elle s'était attachée à son dernier amant. Elle se méfiait de Paul comme de tout le monde, surtout des hommes. Elle lui dispensa tout de même une sorte d'éducation sentimentale. Il en frémit parce que les codes avaient changé, très favorablement pour les femmes. Nouveau point noir du siècle maudit. Paul se donne les vingt-et-un jours de son séjour pour décider de rester ou de revenir à son époque mais au fond de lui, tout est déjà décidé. Il se donnait l'impression d'hésiter, s'obligeant à ne pas être péremptoire. Difficile en 2021. Le choix semble induit par les conditions de vie de l'époque. Paul remarque tout de même une augmentation du niveau de vie matériel de la classe moyenne. Lyse, qui n'est pas issue d'une famille riche, a un

beau port et des colifichets plein la figure. Colifichets bien portés, et mieux réalisés que dans les années soixante-dix, rien de vulgaire. Quoique, si l'on prend le terme dans son sens étymologique... Une belle jeune femme. Déglinguée intellectuellement mais comme disait Maurice Chevalier : « Elle n'était pas d'une grande intelligence mais dans un plumard, ça n'a pas d'importance ». Eh oui, Paul le projetait, le plumard, évidemment. Avec une Circé pareille... Paul s'imaginait tout ce qu'il s'interdisait. Il pensait à la prendre, à peu près par tous les moyens. À son époque, ça marchait mais c'était terminé, ça. Maintenant, faut soit se débrouiller entre mecs, soit être l'imbécile qui va à la salle de muscu pour faire de la gonflette. Sinon, rédhibitoire. Rien. Néant. Les jeunes hommes de 2021 sont condamnés. Condamnés à se faire chier. Bon, il y a internet et les films pornographiques, ça calme mais la tendresse, il n'y en a plus. C'est effroyable, lecteur, n'est-ce pas ?

Paul, toutefois, découvrit de belles automobiles sur le parking de l'hôpital psychiatrique. Un pensionnaire régulier, que l'on classe parmi les *youngtimers*, possède une Xm V6, finition exclusive. Sellerie cuir clair, carrosserie bordeaux, accoudoirs multiples, suspensions hydrauliques, sièges chauffants. Or Paul en était resté à la Cx *Pallas* de chez Citroën. Lorsqu'il vit la ligne aérodynamique de l'auto, il la trouva charismatique. Oui, une voiture peut être charismatique, plus qu'une personne même, surtout quand on voit les loques du XXI^e siècle. Ses suspensions hydrauliques y contribuaient ainsi que sa finition intérieure. Paul la voyait, certes, de loin, mais suffisamment pour en distinguer les traits magistraux. La ronce de noyer en exposition et les sièges en cuir donnaient envie à Paul de vivre le moment de sa sortie en 1989 jusqu'à son arrêt en 2000. La Xantia, celle d'un employé, lui donnait aussi espoir pour les années qu'il devait vivre, du moins jusqu'en 2002, date de fin de commercialisation du modèle. Après venait la 406 de chez Peugeot, arrêtée en 2004. Cette date semblait se dessiner comme la date du départ. En effet, c'est en 2004 que mourut Claude Nougaro, que la 406 cessa d'être commercialisée et que la législation routière allait s'alourdir à en devenir insupportable. Néanmoins, Paul voyait qu'il fallait endurer le permis à points instauré dès 1992 dans une démarche toujours plus autoritariste. L'euro l'inquiétait aussi. Aller jusqu'en 2004 signifiait aussi supporter le départ de Gainsbourg en 1991 et celui de Ferré en 1993. Que faire sans eux ? Paul se dit que Gainsbourg était parti au bon moment parce que l'aventure moderne commençait à prendre un tour ridicule.

À l'hosto, la bectance des cuisines était correcte. Le troisième jour, il y avait même eu des efforts consentis par la cuisine avec quelques rondelles de boudin blanc passées dans le beurre à la poêle, puis du poulet rôti et sa jardinière de légumes. C'était triste pour Paul de penser qu'il mangeait des bêtes mortes et ce qui le peina le plus fut de voir tout le gaspillage dans cette collectivité alors qu'il savait très bien que sur Terre des gens continuaient à mourir de faim. Ce jour-là, il déjeuna

avec un jeune homme, dix-huit ans, dévasté par la mort de son grand-père qu'il aimait beaucoup. Paul osa investiguer et demander au jeune homme de quoi était mort son grand-père.

- Du covid.
- Ah oui ?
- Oui, alors quand j'en entends qui disent que c'est pas grave ou que le vaccin sert à rien, j'ai envie de les éclater.
- Je comprends, répondit Paul.
- Et toi, t'es là pourquoi ?
- Un coup de déprime.

Il valait mieux ne pas détailler parce que le jeune homme n'aurait pas compris.

Paul ne souhaita pas exprimer la vraie raison de sa présence ici, la jugeant trop fantaisiste. Après avoir déjeuné, il remonta dans sa chambre et s'y allongea pour faire la sieste. L'amour en wagon-lit, avec une femme, une radieuse. Un plaisir, un retour. La langueur des êtres sur cette Terre. Alternance entre vide et Prétoria. Des nausées. Limite. Sa famille, malveillante. Tout. Réveil difficile et désastreux. Bordel, le rêve se délite à mesure que l'on se réveille.

Ayant repris ses esprits, Paul pensa au grand-père du jeune homme. C'était malheureux, et cette maladie, ce n'était tout de même pas anodin. Finalement, plus que des restrictions qui y étaient liées, il fallait peut-être craindre la maladie pour ce qu'elle était. Paul avait la télévision dans sa chambre. Il trouva une amélioration des programmes à tous points de vue, sauf au point de vue intellectuel. Il se renseigna sur le covid et comprit le danger qu'il représentait. Le masque dont on l'avait affublé prenait pour lui un sens. Le gel hydroalcoolique aussi. Toutes les mesures de prophylaxie étaient en somme compréhensibles. Il fallait se résoudre à donner un peu de sa liberté pour les autres. Troquer un peu de liberté pour un peu plus de sécurité.

Le repas terminé, Paul voulut visiter l'établissement dans toutes ses parties accessibles. Sorti de l'étage des dépressifs, il visita le département d'addictologie, le seul auquel il avait accès. Les autres ailes de l'hospice étaient réservées à des malades plus dangereux. On les confinait donc un peu plus. Chez les addicts, des alcooliques repentis, ou dans le déni. Des fumeurs à la Gainsbourg. Des drogués à absolument tout. Le jeune homme, qui, rappelons-le ne devrait pas être si jeune que cela, s'accommodait bien de l'entourage de ces valétudinaires. Les assoiffés, il aimait cela. Souvent pour lui, les assoiffés du bocal l'étaient aussi du leur. Ils étaient boulimiques de tout. Du savoir, de la connaissance, de la vie, de l'alcool. Et le temps s'écoulant, les assoiffés du bocal ne l'étaient plus que d'alcool. L'alcool coulait dans leur gosier jusqu'à plus soif. À ras la gueule. Ils buvaient tout

leur soûl. Paul parla à ceux qui étaient les plus à même de discuter car pour certains, le sevrage était contraint et ils le vivaient mal. On entendait de tout dans la salle commune.

- Pédé.
- La République, c'est moi.
- J'veis t'faire courir le rouquin.
- Enculé.
- J'ai la maladie de Charcot-Marie Tooth mais en dépit de cela, je vais très bien, des pieds et des mains. J'ai le pied beau, hein ? N'est-ce pas ? Merde.
- Merde !
- MERDE !
- Putain.

Chacun participait à ce concert de grossièretés un peu effrayant mais comique quand on a l'habitude.

- Fait chier.
- Me touchez pas (levant les bras en l'air).
- Merde.
- Oh, bordel à cul, charrette à bras.
- Parbleu.
- Non, morbleu.
- Connard.
- Non, conneau.
- Ah oui, pardon excusez-moi Monsieur, vous êtes un fieffé enculé.
- Non, je vous en prie, après vous.
- Je n'voudrais pas vous offenser.
- Non, du tout, je voulais justement vous inviter à une réception que nous organisons ce soir avec ma femme. J'ai commandité une cantate. L'orchestre baroque sera des nôtres avec les chanteurs. Deux cents personnes sont attendues, vous joindrez-vous à nous avec votre délicieuse épouse ?
- Avec grand plaisir, *my Lord*. À quelle heure devons-nous nous rendre au château ?
- Vous serez reçu par mes valets à partir de dix-neuf heures.
- Très bien à tout à l'heure.
- Je vous salue.
- Je vous salue mairie.

- Oh, c'est exquis cet humour, mais mon passé d'ancien maire ne doit pas impacter sur vos choix de réception, cher ami car je ne suis pas issu de la noblesse donc, je ne voudrais pas faire tache au milieu de vos hôtes.
- Mais, ne vous inquiétez pas. Vous avez une femme et en tant qu'ancien gynécologue, vous faisiez passer des consultations gratuites à toutes les employées de votre mairie, c'est bien cela ?
- Absolument ! Mon dévouement fut sans relâche jusqu'à la fin.
- Quelle générosité.
- Je vous en prie, *my Lord*.
- À ce soir, mon poulet.
- Oui, mon lapin.

Les politesses infinies amusaient aussi beaucoup les pensionnaires, qui, il faut bien le dire, en rajoutaient parfois.

Une autre conversation prit le dessus. Conflictuelle celle-ci. Deux hommes braillaient.

- Rendez-vous ce soir dans le chemin.
- Quelle heure ?
- Vingt-trois heures.
- Non, minuit.
- *Round midnight ?*
- Ouais, allez, fais pas celui qui a de la culture parce que tu connais un standard du jazz.
- Non, j'en connais deux.
- Ah ouais ?
- Ouais, je connais *Tutu*, de Davis.
- Ta gueule. Ce qui compte, c'est qu'on se cale un rendez-vous pour se péter la ruche.
- On est d'accord mais t'as pas besoin d'être aussi con pour exprimer ta volonté de te péter la ruche avec moi. Tu peux très bien le faire avec civisme.
- Faut déjà qu'on achète le Ricard, après, on verra.
- Ouais, on prend le moins cher par contre.
- Oui, bon à ce soir.

Les mecs déliraient. Il est évident que le soir venu, ils étaient dans leur lit en train de dormir dès 9 : 00 p.m.

D'autres conversations étaient plus censées. Nous les avons prises en cours.

- Oui, c'était le père Vautrin avant. Il était bien mais question de boire, y avait pas de problème.
- C'est plutôt bon signe. Pourquoi renâcler face à un bon verre de rouge ?
- Ah, c'est sûr mais il avait pas sa langue dans sa poche parce qu'un jour à un enterrement de gens aisés, il a dit : « Votre caissette d'or ne vous suit pas au tombeau ».
- Ah génial ! Il avait des convictions et il les exprimait, c'est super !
- Ouais, mais ça plaisait pas à tout le monde.
- Et après lui, c'était qui ?
- Eh beh après, c'était le père Guyonnaud. On lui impute des attouchements sur mineurs mais, franchement, j'y crois pas tellement. Bon, c'est vrai que quand Sébastien – le fils de la dame qui parle – traînait en ville, il disait aux garçons : « Plutôt que de traîner, venez plutôt ici ». Mais comme dit Sébastien, et pourtant il est pas trop « curés », il parlait de choses et d'autres mais n'a jamais eu de paroles ou de gestes déplacés avec les enfants.
- Ah oui, c'est vrai. J'en avais entendu parler du père Guyonnaud. C'est de lui dont Pascal Sevrin parlait dans *Deux heures moins le quart avant Jésus-Christ (private joke)* ?
- Oui, voilà.
- C'est vrai qu'il l'a habillé, et pas que d'une soutane.
- Et puis, on a dit que la sœur Marie-Antoinette était bien avec lui donc on l'a éloignée de la paroisse. Je l'aimais bien, moi, la sœur Marie-Antoinette...
- Oui, quand on veut tuer son chien, on dit qu'il a la rage.
- Voilà.
- Et donc après, c'était le père Roudier ?
- Voilà. Tiens, j'ai une anecdote à te raconter.
- Ah oui, vas-y.
- Un jour, il était, tu sais où y a le restaurant près de la nationale, en bas ?
- À droite après le pont de l'Aiguille ?
- Oui, enfin, quand tu vas vers Limoges et que...
- Oui, à droite.
- Oui voilà. Beh, il s'était mis à pêcher sur la Vienne alors qu'il était attendu à un mariage. Alors, ça lui est revenu et il a dû quitter son poste de pêche. Il a enfilé sa soutane par-dessus sa tenue et il est arrivé à l'église en bottes, ce qui a fait rire tout le monde, évidemment. Sauf que pendant ce temps, des gens avaient aperçu le siège et la gauce sans le pêcheur donc ils ont appelé les pompiers. Y avait les flics aussi. Ils cherchaient

le pêcheur disparu. Le père Roudier, une fois son mariage terminé, revint à la pêche et demanda pourquoi il y avait les pompiers. Alors ils lui expliquèrent qu'un pêcheur était porté disparu et le curé dit qu'il n'avait pas disparu et que c'était lui le pêcheur.

- Ça a dû leur plaire...
- Oui...
- Et puis, il était chasseur donc il avait ses chiens et quand on l'a aidé à déménager, il a dit : « Vous emportez les chiens mais les puces aussi avec ».
- Ah, quel comique ! Et, il y avait l'abbé Soulier aussi ?
- Oui, sa maman était foraine à Limoges et alors lui, il avait été malade des poumons dans sa jeunesse. Il a dit : « Si je m'en sors, je fais curé ». Il s'en est sorti et s'est donc fait curé. Comme il le disait : « C'était pas par conviction ». Mais il faisait de ces pommes d'amour pour la kermesse, un délice.
- Ah oui ?
- Oui, et une fois, il l'avait fait avec des châtaignes.
- Oui, si sa mère était dans le milieu...
- Et puis, quand il était jeune, il se trimbalait en mobylette, il remplissait les poches de sa soutane et il jetait des bonbons aux enfants dans les rues de Limoges.
- Sympa, et c'est pas lui qui vous recevait à l'apéro ?
- Si, alors il disait : « Vous savez où c'est, alors débrouillez-vous les petits ».
- Ah oui. Il y avait du Ricard ?
- Oh beh, y avait de tout, Ricard, Whisky, Suze... Et quand on servait la deuxième tournée, il fallait que ce soit pour tout le monde pareil. Alors moi qui boit pas trop...
- C'est ça, la vraie fraternité.
- Oui.

Pour d'autres, le sevrage était une délivrance et la boulimie se portait sur les livres. Paul demanda à l'un des pensionnaires ce qu'il lisait :

- Tu lis quoi ?
- *Le feu follet* de Drieu la Rochelle. Ça m'va bien, non ?
- Oui, on peut le dire !
- Bon, alors m'emmerde pas et laisse-moi bouquiner tranquille.

« Le désespoir est une forme supérieure de la critique », disait Ferré, le pire étant d'entendre des propos d'une mièvrerie confondante de bêtise pour les désespérés. Le désespéré veut entendre du sombre, de l'abject, et en rire avec cynisme. Dans le couloir, des addicts, un portrait de Baudelaire.

Tiens ! À la télévision des parias, l'interview d'Apolline de Malherbe était rediffusée du matin. Elle avait pour invité François Ruffin, qui ne mâchait pas ses mots, et encore, c'était très *soft* par rapport à ce que Paul avait l'habitude de regarder à la télévision à son époque. Deux inconnus pour Paul. Il se renseigna et apprit qu'Apolline était une descendante du célèbre poète et moraliste du XVII^e siècle. Il en fut étonné tant elle lui semblait légère sur le plan intellectuel et conforté par le fait qu'elle était capable, visiblement, de placer un homme politique hors du cercle de la raison. Elle a perdu sa noblesse et dans un cas comme celui-ci, ce n'est pas un mal. Paul qui venait de la découvrir pensa à n'en pas douter que ses propos bien-pensants étaient captieux. Une sophiste. Rien de plus, et une mauvaise !

Dans le département d'addictologie, le narrateur reparut, assis et lisant Libération. Paul demanda : « Ils font toujours autant de fautes d'orthographe dans Libé ? » Le narrateur répondit « Bien-sûr ! ». Un rire. Rien d'autre.

- Narrateur, pourquoi décides-tu de narrer mon périple ?
- Bof, c'est original. T'arrives on ne sait jamais quand, tu pars on ne sait jamais où et ça va faire quarante ans que tu t'en fous.
- Ah, ça je connais.
- Non, mais reconnais que ton aventure est croustillante. Tu vas dans le futur pour savoir à quelle date il te sera idéal de te flinguer. Pas commun comme truc.
- Oui, c'est vrai. Personne n'y croit.
- Le corbeau croasse, et l'herbe croît. Le crapaud coasse et moi, je crois. J'ai pas d'apôtre, j'ai pas de croix, je crois en l'autre, je crois en moi.
- Ah ouais, génial. Nougaro !
- Eh ouais mon p'tit gars. Je sais te plaire.

Jacquerie

III

Au septième jour de sa cure, Paul devenait neurasthénique et hypersomniaque car les inhibiteurs de la recapture de la sérotonine le rendaient plus léger mais les benzodiazépines l'assommaient. C'est l'assommoir du siècle, les benzodiazépines. Remboursé par la sécu en plus ! Terminé, l'assommoir de Zola où il fallait claquer sa paye pour s'apaiser la gueule. On raque plus maintenant. Peu à peu, l'horloge biologique de Paul se décalait. Sa nuit devait faire douze heures. Les siestes de la journée n'étant que des acomptes pour la nuit suivante. Il se couchait à minuit, se levait à midi. Écoutait *Vancouver* et *Round Midnight*. Il pouvait le faire grâce à internet dont il disposait dans sa chambre avec une enceinte et un smartphone dernier cri. Il lisait aussi. On lui avait glissé Orwell sous la porte. Un article. *Comment meurt la littérature ?* Il le relut avec intérêt. Il connaissait déjà. La littérature meurt par la compromission. Le journalisme aussi. Le politique aussi. La médecine aussi. À l'heure de l'apéritif, il ne pouvait pas consommer d'alcool ni discuter avec ses copains. Son seul contact régulier était le narrateur. C'était moi. Mais je ne voulais pas le brusquer. Il allait peut-être retourner en son temps et c'est ce que je lui souhaitais. On ne peut pas souhaiter à quelqu'un de vivre en 2021. Mais il y eut d'autres époques dramatiques, évidemment. L'un n'excluant pas l'autre.

Paul, dans son mutisme grandissant, s'alourdissait. Il ne lut que l'article d'Orwell. Après, durant la deuxième semaine de cure, il était quasiment inerte, pas encore vraiment amorphe. Il avait grossi. Devenu hypersomniaque, il passait entre dix-huit et vingt heures par jour au lit. En paix. Et cette léthargie était tout le danger pour lui car elle pourrait le détourner de son dessein, changeant ainsi son destin. Dans le confort, on troque facilement ses idéaux. On est prêt à tout abandonner pour une bonne paye. On renie facilement ce qui nous paraît juste pour ne pas risquer sa place. On s'insère dans la doxa pour ne pas être exclu d'une société, même sclérosée. L'autoritarisme, on s'en accommode à partir du moment où l'élu du peuple donne du pain et des jeux aux imbéciles dont la pleutrerie ne fait rougir personne. Paul demeurait conscient que cette époque n'était pas faite pour lui et il décida de retourner à la rencontre du narrateur, assis dans son fauteuil tous les jours vers quatorze heures, lisant un quotidien, toujours différent.

- Salut camarade !
- Salut !
- Alors le Covid ?

- À ton avis ?
- Je sais pas, je te demande.
- Ça remonte, évidemment.
- Oui mais c'est pas rien quand même. Il y a ici un jeune qui est traumatisé par la mort de son grand-père de cette foutue maladie. Tu peux pas dire qu'il s'agit d'un complot !
- Ai-je parlé d'un quelconque complot ? Non. Donc, utilise les termes adéquats, ou idoines si tu veux qu'on soit cuistres. On peut être cuistre, c'est amusant. Ensuite, j'ai pas dit que c'était rien, je veux simplement te faire prendre conscience qu'il est de mauvais augure qu'un gouvernement confine un peuple à plusieurs reprises pour une maladie si peu léthale. Il faut avoir le sens des proportions, mon vieux !
- Oui, mais l'intention est louable. Votre président a voulu vous protéger.
- Tu parles. Utiliser une pandémie pour faire régner l'ordre absolu quand on représente un pouvoir faible, c'est quand même une aubaine. Le pire dans tout cela, c'est la servitude volontaire des gens qui ont, non seulement accepté les règles mais parfois allaient plus loin et dénonçaient, vilipendaient. Tu trouves ça louable, d'avoir instauré une telle situation ? Excuse-moi, mais si c'est le cas, ne m'adresse plus la parole. Moi, je continuerai à adresser la tienne au lecteur parce que c'est mon boulot mais enfin quand même...
- Je sais pas. J'ai besoin de réfléchir.

La conversation prit fin à ce moment. Paul observa autour de lui. Il ne vit que des gens sur leurs téléphones en train de taper des messages ou feignant d'en taper pour faire illusion d'une grande popularité. Paul se dit qu'effectivement, donner des smartphones et de la malbouffe aux gens pour qu'ils la bouclent, n'était pas le signe d'une société bien-portante. Il prit la décision de rentrer à son époque. Il n'aurait plus ensuite qu'à arbitrer la date de son suicide programmé. Ce narrateur, Paul ne l'aimait pas. Il était d'un cynisme. En même temps, il trouvait sa position réaliste après avoir réfléchi à son argumentaire et ce d'autant plus quand il apprit que la population mondiale était passée d'environ quatre à presque huit milliards en quarante ans. Ainsi, protéger 50 000 personnes en France semblait ridicule quand on sait qu'une crise alimentaire et climatique était en train de se déclencher et de s'aggraver. La stratégie Covid du gouvernement français paraissait alors soit mièvre, soit égoïste, soit hypocrite. Paul ne voulait pas croire à une instrumentalisation de la crise par le gouvernement car, après tout, cette stratégie coûtait de l'argent. Mièvrerie ou hypocrisie ? Allez savoir. Paul, voulait en tout cas rentrer chez lui. Avant, il préféra profiter du temps passé en 2021 pour observer le plus de choses tangibles. Son rôle était celui d'un anthropologue et d'un sociologue en même temps. Il fit une blague à un infirmier, tirée d'un canular de Jean-Yves Lafesse

qu'il venait d'écouter : « Pourquoi les femmes se maquillent et se parfument ? » L'infirmier ne sut répondre. Paul lui rétorqua : « Parce qu'elles sont moches et qu'elles puent ». Cela ne fit pas rire l'infirmier, ce qui interloqua notre évadé des couloirs du temps. À son époque, les deux hommes auraient ri de paillardise, sans animosité ou arrière-pensée. Maintenant, c'était impossible. La bien-pensance avait lessivé la société humaniste pour en faire une société hygiéniste à tous les points de vue, moral y compris. Il ne faut plus rire, de peur d'offusquer. L'intelligentsia a réussi à transformer une étoffe de soie en haillons. Paul était extrêmement déçu par cette réaction. Il regarda un film, relativement récent pour lui. Il était de 2004, il s'agissait de *San Antonio* de Frédéric Auburtin. Il connaissait deux des acteurs principaux : Michel Galabru, dans le rôle d'Achille, chef de la police parisienne et Gérard Depardieu dans le rôle de San Antonio. Cette association plaisait à Paul, d'autant que le producteur était Claude Berri. Il n'avait qu'une crainte, celle de la censure. Il ne voulait pas voir un Depardieu effacé et un Galabru dans la retenue. Fort heureusement, il fut agréablement surpris de voir certaines scènes dans lesquelles les acteurs se lâchaient. Quelle réjouissance d'entendre Michel Galabru, parlant de son ex-femme disant : « Elle me léchait tout, tout, avec minutie. Même dans les recoins ». Paul parla du film au narrateur qui lui répondit qu'aujourd'hui, ce genre de plaisanterie ne passerait plus, et pourtant, ce n'était pas si vieux. En 2021, rien ne passe mais *avec le temps, tout s'en va* et on a toutes les raisons d'espérer. Comme disait Héraclite l'obscur : « Πάντα ῥεῖ », « Tout coule ».

Paul recueillit toutes les informations qu'il put sur l'époque, les temps écoulés depuis son départ, sur le plan politique, économique, social, anthropologique, sociologique et juridique. Il pouvait désormais regagner la France de 1981. Avant cela, il regarda un film qui évoquait son histoire. Jean-Marie Poiré, *Les Visiteurs*. Il ne le trouva pas mal. Il se retrouvait un peu dans les personnages joués par Jean Reno et Christian Clavier. De plus, les facéties que comportait le film étaient relativement agréables. Paul but ensuite le breuvage pour retourner à son époque. Le 15 décembre 2021, la chambre de Paul fut déserte à 21h00. Le lendemain matin, l'équipe de soignants ne trouva pas Paul dans sa chambre. Juste un mot sur son lit.

Quand je vous racontais que je venais de 1981, vous n'y croyiez pas.

C'était pourtant vrai. J'ai regagné mon époque.

Je vous plains.

Paul

La direction fut informée de l'incident et même si l'équipe d'Esquirol avait l'habitude de messages incohérents, elle resta étonnée. En effet, Paul s'était bien comporté à l'hôpital, et aucune trace

d'évasion. Une enquête fut ouverte et c'est le commissaire Juve qui en prit la charge. Juve, c'était l'élite à Limoges. Il arriva sur les lieux avec son équipe et prit la mauvaise piste car sa conclusion tendait à montrer qu'excédé par les nuisances sonores émises par le voisin immédiat de la chambre de Paul, ce dernier était parti sans bruit. Seulement personne ne l'a vu quitter l'établissement et il n'y a qu'une sortie dans cet hôpital. Elle est surveillée par Duchenot, concierge parmi les concierges. S'il n'avait pas été ivre cette nuit-là, il l'aurait vu passer mais des études physiologiques sur Duchenot pratiquées ont montré le contraire. L'homme fut mis à pied par la direction mais vite réintégré car il jouissait d'une grande popularité auprès des résidents. Et à deux ans de la retraite... On pouvait dire tout ce que l'on voulait sur l'époque mais la direction d'Esquirol ainsi que le personnel étaient très humains, sorte d'oasis dans un désert sans gloire. Juve, quant à lui, raillé par la critique, se défendait devant les journalistes en disant : « Et vous, vous savez où il est ? » Évidemment, pas de réponse. Le mot laissé par Paul ne fut pris en compte par personne et la communauté scientifique ne s'intéressa pas au cas d'espèce. Juve publia simplement un communiqué de presse qui mit fin à l'enquête.

S'il est incontestable que Paul X. n'a pu s'évader par la fenêtre, il semble évident qu'il est sorti par la porte. Le concierge de l'établissement, étourdi par les vapeurs de l'alcool qu'il avait consommé, s'est laissé flouer par le malade, actuellement en cavale.

L'affaire demeura sans solution.

Obligations

IV

Le 15 novembre 1981, Paul reparut chez lui. Ses parents furent surpris. « Tu n'es pas à New-York ? ». Paul expliqua que le poste qu'il occupait n'était pas très intéressant et que financièrement, il ne pouvait pas s'en sortir. Bon. Les retrouvailles furent chaleureuses mais Paul en avait plein la tête. Il savait qu'il ne pourrait pas vivre bien longtemps. La mort de Gainsbourg et de Ferré, il s'y était préparé, mais quand même. Le permis à point aussi, mais fait chier... La mort de Nougaro, c'eût été trop. Tant pis pour *San Antonio*, il l'a vu une fois, il peut s'en passer. Il faut qu'il se flingue avant 2004. Hors de question de connaître Sarko et les suivants. Et la variété... Quand il rentra en 1981 et qu'il entendit *Amour, liberté, vérité* de Perret, il se dit qu'en 81, la variété côtoyait l'élite de 2021. Même pour des chansons comme *Born to be alive*, il avait de l'admiration. Il y avait de l'arrangement et des paroles cryptiques. Hernandez incarnait pour lui une sorte de héros dans la mesure où il n'était absolument pas anglophone mais qu'il sortait un tube en anglais avec une prononciation affectée, presque exagérée. Était-ce une sorte de propédeutique à la domination de l'anglophonie ?

1982 marqua pour Paul la redécouverte de certains tubes comme les *Lacs du Connemara*. Il en était déjà fatigué. Son entourage ne comprenait pas pourquoi. En effet, il l'avait découvert en 2021 et avait constaté que son succès demeurerait étrangement. Cette même année, J.J. Lionel sortit *La danse des canards*, ignorée par la critique mais bien accueillie par Paul tant l'humilité de la chanson lui semblait sympathique. Philippe Lavil chantait quant à lui son plus grand succès, *Il tape sur des bambous*. C'était un plaisir pour Paul car cela lui rappelait ses origines martiniquaises. Lavil, c'était un charisme aussi. Une humilité avec quelques années plus tôt *Avec les filles, je ne sais pas*. Paul non plus ne savait pas. Il y en a qui savent mais ils sont minoritaires. Michel Sardou était plus acceptable dans sa chanson *Musica* ou encore *Afrique adieu* qui donne à voir des horizons croisés de feu et de soleil. La motivation principale de Paul résidait dans la musique. Il savait ce qui l'attendait de toute façon. Il savait que le livre *Suicide, mode d'emploi* allait être interdit. Il se dépêcha donc de se le procurer. Il était devenu chargé de travaux dirigés et pratiques à la faculté de sciences de Limoges. C'était bien. Il était émerveillé de voir la liberté avec laquelle il pouvait draguer. Il revenait du baignon, du tout hygiéniste, du tout moraliste. Dans une société en perdition, on ramène tout à la morale, ce n'était pas le cas en 1982. En 1982, c'était encore la liberté.

1983 fut une année faste pour Chantal Goya mais cela n'intéressa pas Paul. Il était plutôt étonné par l'ouverture d'esprit et l'audace de Sardou dans *Vladimir Illitch*.

♪ *Toi, Vladimir Illitch, t'as raison, tu rigoles*
Toi qui as voyagé dans un wagon plombé
Quand tu vois le Saint-père, ton cousin de Pologne
Bénir tous ces fidèles dans son auto blindée.

Très étonnant de la part de Sardou. Cette même année, Herbert Léonard et Julie Pietri interprètent *Amoureux fous* dont la musique est l'*opus* d'un inconnu d'alors, un dénommé Julien Lepers.

En 1984, Claude Barzotti sortit *Le rital* pour le plus grand plaisir des parias. Paul aima cette chanson à sa juste valeur. Cette année est aussi celle de la parution d'un magnifique roman de Pierre Michon, *Vies minuscules*. Le jeune homme ne connaissait pas Michon, il n'avait pas eu le temps de le découvrir en 2021. D'un réalisme éblouissant, le roman fut très apprécié de son lecteur, d'autant que la diégèse prend lieu en Limousin. Enfin, fait marquant pour Paul, la sortie de l'album *Love on the beat* de Gainsbourg avec des chansons très remarquées. Il en avait eu vent en 2021 mais il s'était gardé le privilège de le découvrir en même temps que tout le monde à sa sortie le 2 octobre 1984. La chanson éponyme exalta Paul par son audace, sa sensualité et ses qualités musicales. Sa préférée fut *No comment*, très provocatrice ou encore la belle reprise d'une étude de Chopin avec des paroles outrageantes *Lemon incest*. En 2021, ça n'aurait pas pu sortir...

Au-delà des belles surprises musicales, Paul s'occupait peu de la politique et après le temps de l'émerveillement vint le temps de la lassitude. Il sentait sa finitude. Il se mit à écrire, surtout de la poésie, quelques alexandrins, des quatrains.

Sans vouloir offenser vos intentions badines,
Je me sens approcher des fureurs de mon spleen.
Et privé du concours d'Athéna aux yeux pers,
Je m'approche à grands pas du Tartare, des enfers.

Se soustraire de ce monde lui était bien sûr un dessein impératif et séduisant. Séduisante perspective de la fin de parcours, de la fin de carrière, comme le départ à la retraite anticipée d'un travailleur laborieux qui en a bavé, parfois sans savoir pourquoi. Cette perspective de fin qui donne à voir l'amenuisement des responsabilités et la toute-puissance conférée par une absence prochaine, définitive. Elle est belle. L'ennui réside dans les modalités de ce passage à l'ailleurs. Or, quand on

est jeune, on n'a pas toujours la patience d'attendre notre basculement naturel vers l'au-delà et l'on peut avoir à précipiter les choses.

Se flinguer ? Oui, excellent mais encore faut-il avoir le matériel ! L'idée n'étant pas de finir la mâchoire arrachée d'un coup de feu mal parti ou encore la face défigurée par une arme à ce point perfide qu'elle serait assez puissante pour faire des dégâts esthétiques et fonctionnels à un être qui n'en avait pas besoin mais pas suffisamment pour en finir. Qu'a-t-on sous la main à la campagne ? Les fusils de chasse, bien sûr. Paul n'y connaît rien et même pour cette cause qui lui est chère, il a la flemme de s'y mettre. Il suppose tout de même qu'il vaut mieux faire usage d'un fusil à sanglier, à gros gibier du moins, c'est-à-dire à balles que d'une carabine à plombs qui n'engendrerait que des souffrances. Paul a encore le temps. 2004 est l'année adéquate. Ou 2003.

Souffrances assénées dans la déflagration

Ne semblent pas quitter dans la sérénité

Un être qui aspire à son éternité

Dans les tourments ardents de sa déréliction.

Se flinguer donc, pouvait paraître une solution à exclure. D'autant qu'appuyer sur la gâchette d'une arme au long canon que l'on retourne contre soi ne doit pas être évident. Il fallait trouver mieux. Mais, le droit restreint la possibilité de détenir des armes de poing, plus ergonomiques pour accomplir la lourde tâche, aux tireurs sportifs et aux collectionneurs. C'était une possibilité à envisager.

À la campagne, la pendaison est un mode fréquent d'administration du trépas. L'architecture rurale s'y prête bien et le matériel est à disposition. Les charpentes sont en pin, comme le cercueil qui accueille le défunt. Les cordes sont partout et l'échelle du grand-père traîne dans un coin. La méthode est toutefois possiblement dangereuse tant la souffrance peut être grande. Pour mettre immédiatement en défaut tout le système nerveux, il vaut mieux, semble-t-il, faire une chute de trois mètres. Si l'on se pend sans chute, la douleur est grande, longue, insupportable. Ces enseignements étaient contenus dans *Suicide, mode d'emploi*, que Paul n'a finalement pas acheté. Allez savoir pourquoi.

Les modalités de mise en œuvre d'un décès précoce savamment orchestré sont à ce point déplaisantes que Paul voulut presque les exclure et attendre une mort naturelle en supportant tout ce qu'il y aurait à supporter. Il se disait qu'il valait mieux attendre la mort en essayant de s'étourdir pour rendre la vie plus brève et, au moins, supportable. Il fallait perdre en conscience. C'était son *credo*.

La science sans conscience est peut-être un atout de la vie sans jouissance autre que la pédanterie que l'on peut avoir avec deux brins de culture.

Pour l'aider dans sa quête d'assommoir, qu'il avait déjà connu, Paul en appela en premier lieu à l'alcool. L'alcool est un ami que l'on ne saurait trop louer. Il étourdit tout en réduisant l'espérance de vie. Il étourdit, mais pas assez, et puis la descente est raide. *Je l'avais raide, plutôt amère*, prononçait Gainsbourg. Pour ce qui est des substances illicites, il avait la flemme. La flemme d'être emmerdé. Oui, la flemme. Il pensait donc fortement, pour arranger sa vie, aux opioïdes légaux. Mais la vie est longue et il fallait ménager ses cartouches.

Sur la question du suicide, Paul restait circonspect car se soustraire à la vie est quelque chose de socialement laid. Or, il n'aurait su représenter le mal dans la société, ni l'abject ni le trouble. Il ne voulait pas devenir *sacer*, c'est-à-dire sujet tabou, maudit.

Nébuleux

V

Un jour, Paul décida de partir en balade pour profiter des plaisirs simples de la vie. Pour une journée, il allait s'ébahir devant la beauté des paysages d'altitude. En réalité, il allait s'aviner dans un bistrot et, aidé par la musique qu'il écouterait dans la voiture, il tuerait ainsi le temps de la façon la plus douce. Il était douze heures trente quand Paul s'arrêta dans une ville du plateau de Millevaches qui ne lui déplaisait pas trop. Un beau restaurant à la carte alléchante attira son attention. Le plat l'intéressait, un fondu creusois. Pour manger cela, il fallait avoir le moral pourtant ! Ce jour-là, malgré ces troubles pensées, Paul avait de l'appétit. Il faisait gris et les volutes des nuées lui inspiraient la tranquillité d'esprit. Il entra dans l'établissement. Il fut accueilli par une serveuse des plus agréables. Elle l'installa à la table du coin, au fond de la salle. L'emplacement lui plaisait. Bel intérieur, traditionnel avec une pointe de modernité, certains auraient dit « vieillot », Paul disait « classe ». On lui apporta la carte. Il prit un menu. En entrée, une terrine avec sa compotée d'oignons accompagnées de pain grillé. L'intitulé était modeste, il ne mentionnait pas l'incrustation de figes dans la terrine, excellence à laquelle Paul ne s'attendait pas.

Ô surprise divine, tu me cueilles parfois

Dans ma morosité, tu es rare et discrète

Mais lorsque tu surgis, à ton corps je me prête

Pour t'enlacer enfin dans mon plus grand émoi.

Cette fige donc, ravissante et aux vertus apéritives ouvriront la voie au mets qui lui succéderont. Elle était devenue figure centrale et fit oublier le reste de la terrine qui pourtant lui permettait d'exister dans la magnificence. Le service était assuré par la serveuse qui accueillit Paul. Elle lui apporta le plat, le fondu creusois. Tout ce gras réuni dans les frites, le fromage et la crème lui fit tourner la tête. Or, une vinaigrette s'équilibre d'une émulsion d'huile et de vinaigre. Paul pourprit donc un verre de vin. Du rouge. Il contribuait à son apaisement déjà bien acquis en cette journée grise. Il quitta l'établissement après avoir dégusté un dessert léger. Il dit au revoir à la serveuse sans lui avouer son trouble. Il prit alors la route, bien dans son ivresse. Ce moment apaisé ne lui fit pas totalement oublier son dessein mais ce fut une parenthèse agréable.

De retour chez lui, Paul continua à boire. Quand il buvait, il aimait que son ivresse soit artistique. De la musique, il en a assez entendu dans la voiture. Il était plutôt peintre ce soir-là.

Brauner, *La parole*. Pas mal. Très esthétique mais il ne voulut pas tomber pas dans le piège de la cuisse à l'air et de la robe qui se délite. La parole, quelle parole ? Celle du Seigneur, sans doute. Mais que faisait-il de ce tableau ? Et l'autre qui lui broute la crinière. Ce qui embêtait Paul étaient les anses des cuisses de la femme, le haut de son corps étant inexistant. Le tronc n'était surmonté que d'une chevelure blonde alors que l'autre était représenté avec une tête pleine de conneries, certes, mais pleine toute de même d'une machinerie digne des appareils les plus complexes. Paul ne put soutenir le regard sur ce tableau qui lui donnait envie de devenir un moine cistercien comme le fut Bernard de Clairvaux. Il eut des doutes et ce genre de provocations conforta son désir de retrait et de paix éternelle. La peinture de Brauner l'attirait pourtant. Attraction, répulsion. *Eros, thanatos*. Il refusait cette toile mais au fond de lui, il l'aimait, il ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Elle le provoquait. Il s'en écartait et pourtant, *l'important, c'est la rose*. Au fond, ce que Paul voulait était de tirer sa révérence au bon moment.

*Révérence tirée, je vous saluerai tous.
Depuis ma morne plaine, je vous contemplerai
D'un regard alangui pour une éternité
Et ma condition n'en sera que plus douce.*

Paul n'avait d'affection que pour des personnalités qu'il n'avait pas côtoyées. Nous étions déjà en 1994. Gainsbourg d'abord. Il n'aimait Gainsbourg, jeune homme timide qu'à travers ses chansons mais son désarroi ne transparaissait pas encore suffisamment. Le désespoir viendra au fil de ses albums et il l'appréciera particulièrement à partir de son époque funk, à savoir 1984. La provocation était à son comble et l'émotion prégnante tant dans ses chansons que dans ses interviews. Mais Paul connut la mort de Gainsbourg et il eut un chagrin... Gainsbourg, il l'aimait. Il ne pouvait pas en dire autant des personnes qu'il côtoyait. D'abord, il y trouvait toujours des failles, des défauts insupportables et plus il les connaissait, plus il les haïssait. D'autre part, ils lui faisaient peur. Peur des vivants et de la vie. Tant que l'on vit, on risque.

Être ou ne pas être, question réponse.

Cet aphorisme de Gainsbourg a été prononcé dans son dernier film, *Stan the flasher*. C'est triste mais le désespoir n'est-il pas une forme supérieure de la critique ? Toute découverte fut déception et dans son gouffre de déconvenues, Paul se sentait coupable. Il cultivait ce sentiment de culpabilité du malfrat qui attend de se faire coffrer par les flics. Il était sous l'emprise du monde qui l'entourait. Il ressassait les mots qu'il avait prononcés et qui avaient pu heurter. Il les regrettait comme il regrettait certaines réponses tout aussi maladroitement et blessantes. Il n'osait plus rien dire,

du moins en théorie. En effet, en société, il savait se lâcher, allant parfois trop loin. Chacune de ces déconvenues provoquait chez cet homme un traumatisme suivi d'une longue période d'angoisses. Il voyait la faute partout. Toutes ses déceptions étaient dues à une faute de sa part, d'où sa culpabilité. La faute n'était pas nécessairement celle qui déclenchait une critique de la part de son interlocuteur. Si ce n'était pas le cas, il se sentait coupable d'avoir mal choisi ses fréquentations, d'être crédule. S'il était coupable en revanche d'une parole malheureuse, il se remettait plus facilement de son erreur quand celle-ci était comprise. Dans le cas inverse, il entraînait dans une longue période d'inquiétude.

Parole incomprise dans sa motivation

Comme dans le fond même de sa dérision

Engendrer le péril de la diffusion

D'un pamphlet bien habile à la condamnation.

C'est de cela dont il avait peur, de la mauvaise réputation. Lui qui veillait à ne faire de tort à personne, la mauvaise réputation le terrorisait. Il tenta de prévenir le danger, ce qui le rendit paranoïaque.

Le 12 novembre 1996, Paul eut une pensée pour son professeur de musique. Il l'avait eu pendant quinze ans. Il se souvint des premières fois où il avait joué des morceaux très simples en orchestre, il en avait les larmes aux yeux. Ce professeur, avec lequel il était toujours en contact, avait fait tout ce qu'il avait pu pour Paul. Il lui avait permis d'acquérir une culture rare, celle de la musique classique bien sûr.

Citoyenneté

VI

2000. Quatre ans que Paul prend des anxiolytiques. Il dort davantage et augmente les doses régulièrement. Il est ulcéré. Sa nuque est tendue. Il sait ce qui l'attend s'il n'a pas le courage de s'ôter de cette Terre. Il le sait. Ses analyses de sang sont mauvaises, tant mieux. Il approche de la mort plus vite que les autres, du moins, il s'en convainc. Ses nuits sont de plus en plus noires. Son poids ne fait que croître car aimer boire et chanter sont des plaisirs que rendent bien à son homme les efforts qu'on leur consacre. Paul occupe ses nuits en lisant et parfois en regardant un film. Une nuit, il a vu l'adaptation cinématographique du roman de Stendhal, *Le rouge et le noir*. Très attirant et insupportable en même temps. Il y a dans ce roman comme dans le téléfilm des scènes de succès sexuel au profit de Julien Sorel. Cet imbécile lui faisait remonter ses aigreurs. Pour cause, Paul n'avait plus le succès qu'il avait connu adolescent auprès des femmes. Sorel parle latin couramment. Paul n'en est pas capable et le regrette. Il s'en veut et en veut aussi à l'institution qui ne lui a pas vraiment permis de l'apprendre correctement. Louise de Rênal est jouée par Carole Bouquet, magnifique en 1997. Mais dans le téléfilm, il est insupportable à Paul, par jalousie, de la voir vaciller pour cet outrecuidant. Lui, quand il tente quelque chose, rien ne se produit qu'un échec infamant. Sorel, tout lui sourit, dans un premier temps seulement. Les revers qu'il subit par la suite rendent le téléfilm plus supportable. Notons que le cadre aristocratique de la fiction replonge Paul dans ses frustrations. Un faste dont il rêvait et qu'il ne connaîtra jamais. Qu'il est pénible de vivre quand on n'est rien. Personne. Le faste, il était né pour le faste. Enfin, Claude Rich apparaît sous les traits du marquis de la Môle. Le plaisir que lui procure sa présence est indéfinissable.

27 octobre 2003. Paul a profité de l'automne pour ramasser des champignons et a démissionné de son travail. Il décide de manger sa dernière poêlée de cèpes, en buvant son meilleur rouge. Le soir même, on l'a retrouvé dans la Vienne, sa canne appuyée sur une rambarde. Juve, jeune inspecteur, prit en charge l'enquête. Un communiqué de presse de sa part est publié.

Si la mort du dénommé Paul X. ne fait aucun doute, on se demande pourquoi il n'a pas enlevé son chapeau avant de sauter du pont neuf.

Ce sont les seules conclusions de l'inspecteur Juve. Il irait loin, c'était sûr.

Tantale

Ignominie

Occulte

Néfaste.